

Droit et Liberté

CONTRE LE RACISME ET L'ANTISEMITISME, POUR LA PAIX

Seule, la Paix...

UNE fois de plus, l'espérance est déçue : le drame continue, en Algérie. Deux ans après le référendum, un an après la fameuse déclaration du 16 septembre, l'échec de Melun semble avoir bouché toutes les issues : rien ne laisse prévoir un proche dénouement. En dépit de l'évidente volonté de paix qui s'affirme dans l'opinion, sous des formes multiples, la septième année de guerre est sur le point de commencer.

Ainsi, chaque jour, le sang coule, et la nation plie sous le poids des charges croissantes exigées pour la poursuite du conflit. Et chaque jour nous voyons plus gravement bafoués les idéaux qui nous sont chers, chaque jour la haine marque des points.

Sait-on, par exemple, qu'en plein Paris, des hommes ne peuvent circuler le soir ou se déplacer en voiture, que munis d'un permis spécial, renouvelé périodiquement ? Non pas en raison d'une culpabilité individuelle ou d'une activité répréhensible : ils sont suspects parce qu'Algériens. Leur origine, leur « faciès » les désignent aux brimades et aux rafles. Des camps leur sont réservés, où l'on entre sans savoir pourquoi, sans savoir quand on en sortira. Qui pourrait voir sans frémir, sans évoquer d'hallucinants souvenirs, les barbelés et les miradors de Vincennes ?

Pourtant, ces discriminations journalières ne sont après tout qu'un aspect des atteintes à la dignité humaine que cette guerre porte en elle, irrémédiablement. De même, les rapports de la Croix Rouge Internationale, sur les camps de « regroupement » forcé en Algérie, ce qu'on sait des affaires Alleg, Audin, et maintenant Djamilia Boupacha, tout cela ne constitue que des témoignages fragmentaires sur un mal dont on hésite à mesurer l'ampleur.

Et voilà que ce précèdent encore les menaces contre la démocratie. Tandis que les sanctions, les interdictions, les saisies de journaux pleuvent sur les Français qui réclament la paix, les factieux complotent et s'agitent impunément, manifestent autour de l'Etoile, mêlant les cris antisémites aux slogans antirépublicains, dans le plus pur style du 13 mai et du 6 février.

Nous savons certes, que la guerre est cruelle de part et d'autre, et qu'elle prend, chez les combattants algériens, comme ce fut déjà le cas dans d'autres situations

Albert LEVY.

(Suite page 2.)

Que précautions soient prises !

NON ! La Résistance n'a pas la haine de l'Allemand. La Résistance ne souhaite pas que l'Allemagne soit mise au banc des nations. Son peuple, comme les autres peuples, a le droit de travailler et de jouir de la vie au grand soleil de la paix.

Mais la Résistance doit veiller à ce que l'Allemagne d'aujourd'hui ne redevenue pas « l'Allemagne de papa ».

Avec persévérance, elle s'est battue.

Un article de

René CERF-FERRIERE

Ancien Président du Groupe de la Résistance à l'Assemblée Consultative

Avec persévérance, elle cherche, elle retrouve les criminels. Avec persévérance, elle demande que précautions soient prises. Avec persévérance, elle exige que justice soit rendue. On lui avait promis.

Hélas ! Trop de signes attestent chaque jour que le démon ronge encore de nombreuses personnalités d'Allemagne Fédérale.

Il a fallu des mois, des années, pour que la voix de la Résistance fût entendue sur le cas Oberlander. Aveuglée par de sottes passions politiques, la grande presse, dite d'information, se taisait. Alertée par la Résistance, l'Europe s'in-

digna. Le Chancelier Adenauer finit par reconnaître « qu'Oberlander était brun jusqu'aux os » et se débarrassa de ce ministre trop gênant. Combien de criminels nazis restent encore impunis...

La Résistance française s'intéresse aujourd'hui plus particulièrement au cas d'un certain Lammerding, ex-commandant de la division « das Reich ».

(Suite page 7)



Gentils enfants de Drancy... Une belle image de « Pitchipoï »

Prétexte : Le Congo

Les racistes se déchaînent contre les peuples africains

... « se retrouvera un jour, la tête fendue par une machette ou le corps criblé de balles. Un jour peut-être pas tellement éloigné. Et ce ne seront pas les Blancs

qui auront opéré cette œuvre de salubrité publique. »

Qui sera l'objet de ces attentions prévues par un observateur désintéressé de l'honorable « Rivarol » ?

M. Lumumba qui est, « premièrement un voleur, deuxièmement un complice des plus affreuses violences, troisièmement un menteur, quatrièmement un imbécile ».

C'est Georges Bidault soi-même (il doit s'y connaître) qui vous le présente (« Carrefour »).

Des couplets de cette farine, vous en trouverez à chaque paragraphe d'une certaine presse. Un juge écrira, très docte, que les Noirs sont « des singes savants, perroquets monodisques ». Un autre, pour le prouver, dira finement que « les élites africaines soignent leurs personnages historiques, se « sucent », se vendent au plus offrant ».

Vous buterez dans « Nouveaux Jours » (gare à vos chaussures !) sur des : « Si le Noir est un HOMME, il est cependant un attardé... ».

Pourquoi cette levée de boucliers contre ce gibier de potence, même pas, ce vulgaire bétail ? Faut-il nécessairement baver sur ce que l'on méprise ?

(Suite page 11)

Triomphe de la fraternité aux J.O. de Rome



Une rencontre au sommet... du sport : le noir américain John Thomas et le Soviétique Chalakadze, premier et second du saut en hauteur. (Voir en page 6 l'article de Robert BARRAN, rédacteur en chef de « Miroir-Sprint ».)

DANS CE
NUMERO :

■ Une moisson de films antiracistes.

Interviews de

— Jiri WEISS, réalisateur de « Roméo, Juliette et les Ténèbres » (p. 8).

— Marcel BLISTENE, réalisateur de « Pitchipoï » (p. 9).

— Jean ROUCH, réalisateur de « La Pyramide Humaine » et trois de ses interprètes (p. 12).

— Sidibé MOUSSA, interprète de « Demain à Nanguila » (p. 8).

■ Lire Barbusse, par Pierre PARAF (p. 11).

■ L'année de l'Afrique, par Emile TERSEN (p. 4).

■ Comment voteront les Noirs américains ? par W. G. SMITH (p. 6).

■ Les enseignants devant le racisme, par Juan COMAS (p. 11).

■ Qui est Globke ? par M. IMERGLIK (p. 7).

■ « Blancs et Noirs au jour de la vérité », par Roger MARIA (p. 5).

■ ENCORE UN RAID ANTI-SEMITES RUE FR.-MIRON (p. 3).

Une soirée à retenir :

Dimanche 20 Novembre 1960

C'est en effet le dimanche 20 novembre en soirée qu'aura lieu le **Grand Gala Antiraciste** organisé par le M.R.A.P.

Cette année, comme chaque année, ce sera un magnifique spectacle de variétés, où nos nombreux amis se retrouveront avec joie.

Il sera présenté par André CHANU, de la R.T.F., et des artistes connus de la scène et l'écran lui apporteront leur concours.

Il est prudent de se procurer d'ores et déjà les billets au siège du M.R.A.P., 15, faubourg Montmartre. Tél. : PRO. 82-78. Places de 3 NF à 10 NF.

MOURMELON

PLUSIEURS milliers d'Algériens sont actuellement concentrés, en France, dans des camps « d'hébergement » et de « triage ». Qu'ils y soient transférés après avoir purgé une condamnation, après avoir été jugés et acquittés, ou après avoir été « raffles » au hasard, le crime qu'ils expient, dans la plupart des cas, c'est de présenter un certain « faciès » qui les désigne à l'attention des autorités, ou plus simplement d'être nés où ils sont nés.

Le premier camp instauré pour les recevoir fut établi à Mourmelon, dans la Marne.

Or voici que cette localité — qui ne recherche sans doute pas une telle célébrité — fait de nouveau parler d'elle. Une autre expérience va y être réasée : l'installation de la première base en France de la Bundeswehr.

Coincidence ? Il faut avouer qu'on ne pouvait faire mieux.

Cette base offerte généreusement sur notre sol à la nouvelle armée allemande sera fréquentée à coup sûr, sinon par des soldats, du moins par des officiers qui ont appartenu à l'ancienne.

Au spectacle des misérables sous-hommes hébergés derrière les barbelés, ils reprendront conscience, s'ils en avaient jamais douté, de la supériorité de leur race et de son aptitude à dominer. Ce sera une excellente occasion pour eux de renforcer le moral de la troupe.

J'exagère ? Disons alors qu'un concours de circonstances fait se rejoindre étrangement à Mourmelon le drame algérien et le militarisme allemand — objets l'un et l'autre de nos préoccupations les plus vives.

Mourmelon, triste symbole de l'unité de nos combats.

ONCLE TOM.

JUSTICE

● L'affaire Josépovici

Dans la nuit de Noël 1959, un tailleur israélite du 10^e arrondissement, M. Rachmil Josépovici, était l'objet de graves sévices de la part de policiers racistes. Avant de quitter le commissariat où on

l'avait enmené, il fit constater par un médecin les blessures qu'il portait sur la tête et sur l'ensemble du corps.

Où en est donc cette affaire neuf mois après ?

Le premier inculpé a été... M. Josépovici lui-même, sa voisine, Mme Goujon, qui est à l'origine de l'affaire ayant porté plainte également.

Nous venons d'apprendre toutefois que celle-ci est inculpée à son tour de « violences légères » depuis le 19 septembre.

Qu'il nous soit cependant permis de poser quelques questions :

1) Pourquoi s'efforce-t-on de centrer l'affaire sur les querelles entre M. Josépovici et Mme Goujon ? Celle-ci, qui manifestait violemment son antisémitisme depuis longtemps n'a porté plainte que pour « contre-attaquer », et n'a été l'objet d'aucune violence.

2) Pourquoi n'a-t-on pas encore inculpé les policiers agresseurs de M. Josépovici, en particulier le fils de Mme Goujon, qui avait pris la tête de l'opération, et qu'un témoin accuse formellement ?

3) Pourquoi M. Josépovici n'a-t-il pas été confronté avec ses agresseurs ?

4) Pourquoi le juge d'instruction, M. Monzein n'a-t-il encore pas entendu un seul des policiers accusés par M. Josépovici ?

Il ne faut pas que cette affaire soit étouffée. Qu'en pense M. le Préfet de Police, qui avait déclaré à l'époque que tout serait fait pour établir la vérité et prendre les sanctions nécessaires ?

Une lettre du professeur JANKELÉVITCH

M. le professeur W. Jankelevitch nous écrit :

... « J'ai eu l'occasion d'aller entendre l'orchestre symphonique de Léningrad, l'une des plus importantes formations musicales de la Russie. En consultant la liste des quelque cent musiciens de cet orchestre reproduite à l'avant-dernière page du programme, j'ai pu constater, comme tout un chacun, qu'un instrumentiste sur deux, presque tous les premiers violons, le premier violon lui-même, étaient Juifs. Ce sont plutôt les orthodoxes qui pourraient se plaindre d'un numéris clausus ! (1).

« En tout cas il me semble impossible de parler d'une discrimination quelconque au détriment des Juifs. La bonne foi et le souci de la vérité obligent chacun à reconnaître ce qui est l'évidence même. Je regrette de n'avoir pu faire état de ce document si caractéristique au cours du colloque (1). Je serais heureux si le M.R.A.P. pouvait, sur ce point, rendre justice aux Soviétiques.

« Veuillez croire... »

(1) Allusion à des allégations faites au récent colloque organisé à Paris par M. Nahum Goldman, sur la situation des Juifs en U.R.S.S. Voir le dernier numéro de « Droit et Liberté » (N.D.L.R.).

Seule, la paix...

(SUITE DE LA PAGE 1)

semblables, des formes déterminées par les moyens matériels réduits dont ils disposent. C'est une raison supplémentaire de rechercher la fin des violences qui s'enchaînent par une négociation loyale avec ceux contre qui on se bat.

Il n'appartient pas à un journal comme le nôtre, qui reflète des courants de pensée divers, de se prononcer sur les modalités et le contenu précis d'une telle négociation.

FASCISME

● A l'Etoile...

La manifestation qui a eu lieu le 3 octobre au Champs-Élysées doit inciter les démocrates à la vigilance et à l'action.

Sous prétexte de protester contre « l'apologie de l'insoumission », diverses organisations d'anciens combattants convié leurs adhérents à l'Arc de Triomphe. En fait, selon une méthode inspirée du 6 février 1934, c'est d'une démonstration typiquement fasciste qu'il s'agissait. Après une brève cérémonie, en présence du maréchal Juin, des généraux Zeller et Monclar, des conseillers municipaux Devraigne, Griotteray et Dides, les manifestants, Le Pen en tête, descendirent les Champs-Élysées, solidement encadrés par d'anciens paras.

On put voir les scènes devenues classiques dans ce genre d'opérations : passants molestés, vitrines brisées (dont celle de « l'Express »), voitures arrêtées, terrasses de cafés saccagées, tandis que, sous les banderoles déployées de « Jeune Nation », des voyous braillaient les slogans : « Algérie Française », « Mendès au poteau », « Fusillez Sartre », « Libérez Lagailarde », etc...

Le long du cortège, étaient lancés des tracts de plusieurs groupes fascistes, notamment de « Jeune Nation » et d'un certain « parti socialiste national » au nom évocateur, qui entend « mettre fin au règne des banquiers apatrides pourvoyeurs des IV^e et V^e Républiques ».

La police n'intervint qu'à proximité de l'Élysée, pour empêcher les manifestants d'aller plus loin. Mais sur le reste du parcours elle ne gêna guère leurs activités.

● Le complot

Pourquoi les factieux se généraient-ils, alors que les émeutiers du 24 janvier à Alger sont libérés les uns après les autres, voire mis hors de cause ?

Le commandant Filippi, par exemple, vient à son tour de bénéficier d'un non-lieu. Pendant l'émeute de janvier il était constamment avec Ortiz, ce qui ne l'a pas empêché d'ailleurs de monter en grade depuis.

Désormais, il ne reste plus que deux ou trois inculpés en prison avec Lagailarde (Ronda, Jourdes, et Rambert). D'autres sont en fuite (Ortiz et Sidou notamment). D'autres en liberté provisoire, comme le Dr Lefèvre, président du « Mouvement pour l'instauration d'un ordre corporatif ». Quant à Biaggi, il n'en est plus question...

Scandale à l'Hôtel de Ville de Paris

Le Conseiller municipal Jacques DURSORT excitait aux pogromes sous l'occupation

UN scandale vient d'éclater à l'Hôtel de Ville de Paris : un conseiller municipal U.N.R., Jacques Dursort, est accusé, preuves à l'appui, d'être un nazi, un collaborateur de l'ennemi, et d'avoir, sous l'occupation, publié de véritables appels aux meurtres contre les juifs. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir la collection de 1941 du « Pays Libre », l'infâme feuille de Clémenti, condamné à mort à la Libération.

En première page, s'étaient sur plusieurs colonnes les articles de Jacques Dursort.

Dans un article intitulé « J'accuse », (22 février 1941), il écrit : « J'accuse Jeroboam Rotschild, dit Mandel... Embusqué pendant la grande guerre, il vous falloir, cette fois, tout le sang des « goyms »... J'accuse Herriot, soutien occulte des juifs et des frères maçons... J'accuse Léon Blum... l'assassin de notre pays pendant le honteux ministère qu'il présida aux côtés de tant de juifs et de maçons, acharnés à notre perte... J'accuse Grumbach, fleur des Ghettos... J'accuse Mendès-France, usurpateur et voleur du nom de notre patrie.

« Au poteau ! au poteau ! au poteau ! » Mais il y a pire. L'hystérie raciste atteint son paroxysme dans un article intitulé « Il faut exterminer les juifs, les fosssoyeurs de la France », avec ce sous-titre : « Juifs, vous faudra-t-il des pogromes pour comprendre ? » (21 avril 1941).

On peut y lire : « Juifs, sachez-le : nous vous balayons ! Ayant à l'esprit le poids criminel des stupres et des turpitudes accumulées contre notre patrie et son existence même, nous vous demanderons des comptes (...). « Pour la vie, pour la durée de notre pays, sans retard nettoyez la gangrène juive, débarrassons-nous de cette vermine, comme l'on fait des hideuses punaises et des rats !... »

UNE BELLE CARRIERE

La carrière de Dursort est celle d'un fasciste. En 1937, âgé alors de 24 ans, il est membre du P.P.F. et dirige les jeunes doriotistes à Paris.

La même année, il prend la direction du torchon antisémite « Le Défi », créé par Jean-Charles Legrand. Mais il le quitte en 1939, pour créer « Le Contre-Défi » plus violent encore.

Entre temps, il a fondé le « Parti d'Action Nationale » (1938), puis le « Faisceau d'Action Populaire », groupuscules fascistes comme il en existait de nombreux à l'époque. Puis il occupe les fonctions de secrétaire général du M.S.R., de Deloncle (La « Cagoule »).

Alors qu'il écrit dans « Le Pays Libre », en 1941, il devient l'un des dirigeants du « Parti Français National Collectiviste », organisation ouvertement nazie. Selon certaines informations, il aurait appartenu, à partir de cette époque, aux services secrets allemands.

Que devient-il ensuite ? Il prétend, sur la fin de l'occupation, avoir été résistant. Ce qui est certain, c'est qu'on le retrouve en 1948 au Comité départemental de la Seine du R.P.F. et que le 13 mai a fait de lui le vice-président du Conseil Municipal de Paris.

CETTE HONTE DOIT CESSER

Il est certain que le passé de Jacques Dursort était connu depuis fort longtemps dans des milieux qui, aujourd'hui, le renient, le dénoncent, après un long silence.

Si ce passé a été révélé, c'est à la suite de querelles intestines au sein de l'U.N.R. Dès le 5 juillet, un bulletin confidentiel, l'Index, en faisait le premier état, suivi bientôt par « La Voix de la Résistance », organe du C.A.R., qui publia en juillet des fac-similés des articles de Dursort dans « Le Pays Libre ».

Selon « Juvénol », qui s'intéresse de très près à cette affaire, MM. Soustelle, Delbecq et Dominati seraient particulièrement hostiles à Dursort, parce qu'il s'employait à « repérer à l'intérieur de l'U.N.R. les gaullistes favorables aux émeutiers d'Alger ». Par contre, le ministre Roger Frey aurait « plaidé pour le pardon d'une faute de jeunesse » et le président du groupe U.N.R. de l'Hôtel de Ville aurait affirmé « qu'il n'y avait rien à dire sur les activités actuelles de M. Dursort et que son passé était bien mort ».

Ajoutons que nous aimerions savoir ce que pense de tout cela M. Moatti, député du 9^e arrondissement, qui a patronné la liste sur laquelle fut élu Jacques Dursort.

Mais là n'est pas l'essentiel. L'essentiel, c'est cette honte pour Paris, de compter dans son Conseil Municipal un pareil individu. Un tel scandale est intolérable.

A. L.

DEUX DOCUMENTS A LIRE ET A FAIRE LIRE !...

Les Cahiers du Petit David

De mars 1940 à juin 1942, dans un village polonais, un enfant de 14 ans, David Rubinowicz, a écrit son journal. Dans de simples cahiers d'écolier, il raconte au jour le jour ce qu'était la vie difficile et constamment menacée d'une famille juive sous l'occupation nazie.

David Rubinowicz a été déporté. Ses cahiers qu'on vient de découvrir, et qu'on a comparés au Journal d'Anne Frank, sont édités comme supplément à « Droit et Liberté », avec une préface de Pierre PARAF.

L'exemplaire : 2 NF.

Quelques aspects de l'action antiraciste

étudiés par Léon LYON-CAEN, René WILLIAM-THORP, ETIEMBLE, Hubert DESCHAMPS, Jean PIERRE-BLOCH, Pierre PARAF, Jean ELOI, Charles PALANT.

La plaquette illustrée : 3 NF.

Passer vos commandes en remplissant le bulletin ci-dessous :

Veuillez adresser

- Les Cahiers du Petit David.
- La plaquette « Quelques aspects de l'action antiraciste » (1).

à M.

Adresse

Je vous adresse la somme de NF

— en timbres-poste,
— par chèque bancaire,
— par virement à « Droit et Liberté », 15, faubourg Montmartre, Paris.
C.C.P. 6070-98 Paris (1).

(1) Rayer les mentions inutiles.

Encore un raid antisémite rue F.-Miron !...

AU cœur de Paris, de ce 4^e arrondissement pittoresque et laborieux qui compte tant d'artères semblables, la rue François-Miron n'a rien, en apparence, qui puisse lui valoir une particulière attention.

Commençant derrière l'Hôtel de Ville, elle se glisse paisible, entre les vieilles façades, les modestes boutiques, s'anime à l'heure des provisions ou au passage d'un autobus et va, en se rétrécissant, rejoindre à Saint-Paul la rue de Rivoli. Si on la quitte vers le centre, par la rue Geoffroy-l'Asnier, on gagne en quelques instants le Mémorial du Martyr Juif, symbole des massacres qui ont fait dans ces quartiers d'innombrables victimes.

Et pourtant voilà que, pour la seconde fois, la rue François-Miron défraye la chronique. Pour la seconde fois, elle a été le théâtre d'un raid antisémite, dirigé contre l'un de ces petits cafés où, pour l'apéritif, des Juifs d'Afrique du Nord se retrouvent devant un verre de raki...

« Race de chiens, tous dedans !... »

C'était le dimanche 17 juillet, à la fin de l'après-midi.

Tout à coup, par la porte grande ouverte, deux hommes en uniforme font irruption, revolver au poing, dans le café « Les Bas Fonds », tandis qu'un autre

La première affaire

Le 31 mars 1958, dans un autre café de la François-Miron, « La Pctinière », situé presque en face des « Bas-Fonds », des policiers du commissariat voisins avaient effectué déjà un raid de caractère antisémite.

Aux cris, de « sales youpins », « Hitler n'en a pas brûlé assez », 14 consommateurs israélites avaient été violemment brutalisés et emmenés au commissariat.

Quelques jours après, le M.R.A.P. organisait un puissant meeting de protestation à l'Hôtel Moderne.

L'émotion provoquée par cette affaire fut telle que la Préfecture de Police annonça, peu après, que quatre des policiers coupables, dont un brigadier-chef, avaient été limogés.

reste au dehors. Ils crient en arabe :

— Allez, sales Juifs ! Race de chiens !... Tous dedans !...

Ce sont des supplétifs, des « harkis », amenés récemment à Paris pour seconder la police dans les opérations contre les Algériens.

Redoublant d'injures, ils joignent le geste à la parole, ils poussent vers l'intérieur, à coups de crosse sur la tête, les consommateurs néberlués...

L'un d'eux (M. Nakache) n'est pas assez prompt à leur gré. L'un des supplétifs pointe le revolver sur sa poitrine. Il appuie sur la gachette... Heureusement, le coup ne part pas.

Pendant ce temps, l'autre agresseur s'en prend au patron du café, M. Isidore Nabets, assis à côté du comptoir, et le somme de se lever. Les coups de crosse pleuvent sur son visage et sur sa tête. Un

La parution de D. L.

Après la période des vacances, notre journal devait reparaitre à la fin de septembre. Mais comme pour répondre à certaines nécessités pratiques, la parution en début de mois, nous avait été suggérée par de nombreux amis et diffuseurs, nous avons décidé de remettre de quelques jours la sortie du présent numéro.

Désormais, « Droit et Liberté » paraîtra entre le 5 et le 10 de chaque mois, et non plus, comme auparavant, entre le 20 et le 25.

HORIZONS

LA REVUE DE LA PAIX

Au sommaire d'octobre : Le Congo, l'Europe, par Pierre COT. — Ombres sur les U.S.A. — Sous le signe de la main rouge. — Chopin, musicien poète. — Le cinéma chinois. — Le théâtre en Turquie. — Les médicaments peuvent-ils vous tuer ?

Le numéro : 1 NF.

« HORIZONS », 33, rue Vivienne, Paris-2^e
LE TOUR DU MONDE
EN UNE REVUE

jeune homme, Emile Dana, tente de s'interposer :

— Arrêtez ! Vous voyez bien qu'il est infirme. Il ne peut pas bouger !...

Alors, c'est contre lui que se tourne l'arme. Le coup part, cette fois.

Emile Dana s'écroule. Il perd son sang en abondance. La balle, après avoir traversé son ventre, s'est écrasée sur le mur, à quelques centimètres de M. Nabets.

Soudain, affolés, les deux « harkis » battent précipitamment en retraite. Déjà, le troisième, resté dehors, a pris le large.

La police, alertée dès le début par des voisins, ne s'est pas encore manifestée, bien que le commissariat soit tout pro-

Invraisemblances et contradictions...

Le silence — propice à l'étouffement de l'affaire, et profitable aux deux agresseurs — était désormais rompu. On ne pouvait plus se taire, en haut lieu. Il est intéressant de suivre, à cette occasion, les transformations que peut subir un événement lorsqu'il est porté à la connaissance de l'opinion.

Dans l'après-midi du 18, « France-Soir » signale : « Les deux supplétifs assurent qu'ils se sont trompés de café. Ils croyaient avoir affaire à des terroristes

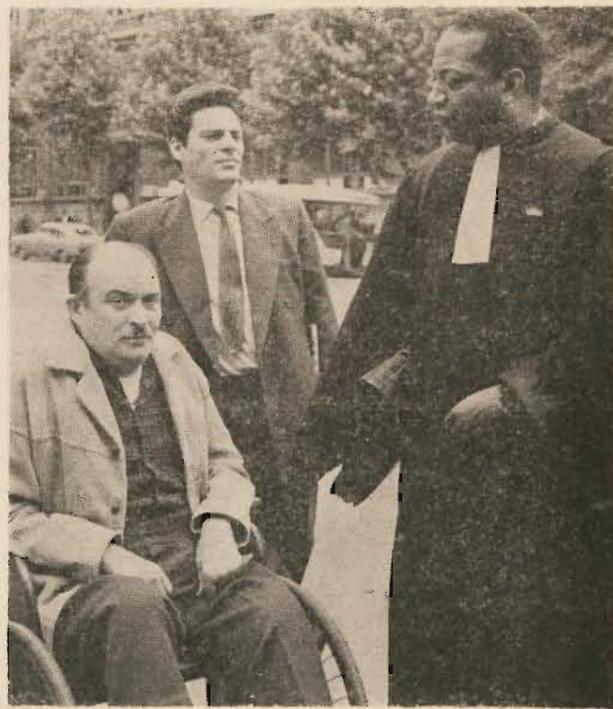
qu'il s'agisse de stupéfiants, ce n'est pas le rôle des supplétifs d'enquêter dans ce domaine, et ils n'avaient pas de mandat de perquisition. D'ailleurs, malgré son apparente précision, le communiqué officiel est assez vague lorsqu'il déclare que « leur intervention a amené la découverte de drogue ». Nous posons la question : où cette drogue a-t-elle été découverte ? N'est-ce pas sur les supplétifs, au commissariat ?

3^e Ces thèses tendent à réduire la responsabilité des coupables et à la faire partager, en quelque sorte par les victimes elles-mêmes.

4^e Enfin, elles escamotent le caractère



DEUX IMAGES DE L'AFFAIRE. Ci-dessus : Au lendemain de l'agression, une délégation du Bureau National du M.R.A.P. se rend sur les lieux. De droite à gauche : Charles Palant, Henri Goldberg, Albert Lévy, Charles Hutman, Julien Aubard, parlant avec deux des victimes. Ci-contre : Devant le Palais de Justice, M^{rs} Marcel Manville, avec M. Nabets, et M. Nakache (qui se sont constitués partie civile).



che. Les deux agresseurs, poursuivis par plusieurs consommateurs du café, tirent encore, pour protéger leur fuite.

Rue Vieille-du-Temple, un taxi passe, occupé par trois personnes. Sous la menace de leurs armes, ils l'obligent à stopper, montent dans la voiture et, le revolver sur la nuque du chauffeur, lui donnent l'ordre d'accélérer.

Pendant que les poursuivants approchent, d'autres témoins dressent une barricade de chaises au milieu de la rue, pour ralentir la course du taxi. Mais le chauffeur, toujours menacé, est contraint de forcer ce barrage. La poursuite continue alors avec une voiture, à laquelle se joint enfin un car de police. Et le taxi est intercepté près du Pont-Neuf.

Entre temps, M. Dana avait été transporté à l'hôpital Saint-Antoine, où il subissait une longue opération.

Black-out...

Tels sont les faits relatés par les témoins unanimes, au nombre d'une dizaine. Dès le soir de l'agression, sur place et au commissariat, leurs déclarations furent entendues, enregistrées. Pourquoi alors, en haut lieu, a-t-on donné des versions différentes, contradictoires de ces événements scandaleux, après les avoir purement et simplement entourés de silence ?...

Aucun journal du matin du 18 juillet ne mentionnait l'agression de la rue François-Miron. Nous croyons savoir que, dans la matinée encore, certains s'étaient vus « conseiller » d'attendre un communiqué officiel avant de publier toute information.

« France Soir » daté du 19 juillet (paru le 18), écrit : « La police fait le black-out sur cette dramatique affaire. Au commissariat, on déclare tout ignorer d'un incident quelconque rue François-Miron. » Même « ignorance » selon « Paris-Presse », « au poste central de la S.A.T. (Section d'Assistance Technique) dont dépendent les forces de police auxiliaire ».

Pourtant, alors que le moindre « fait divers » donne lieu à d'abondants commentaires, l'opinion était en droit de savoir qu'une telle agression s'était produite en plein Paris, s'ajoutant d'ailleurs à plusieurs autres, commises par les « harkis ».

C'est pourquoi le M.R.A.P., informé dès la première heure, et soucieux d'obtenir le châtement exemplaire des coupables, avait alerté l'ensemble des journaux, qui se livrèrent aussitôt à leur propre enquête.

SOUS PRESSE

Claude PARIS
A MESURE D'HOMME
Poèmes

Editions J.-P. Oswald

musulmans », tout en constatant : « Mais cette version est contredite par les propos qu'ils tiennent en entrant ».

Le lendemain matin, « Le Parisien Libéré » explique : « Une altercation aurait éclaté. Se croyant menacé, un des policiers tira. »

Entre temps, un communiqué officiel avait affirmé que les deux supplétifs « intervenaient à la suite de renseignements qui leur avaient été donnés au sujet d'un trafic de stupéfiants », précisant même que « leur intervention a amené, effectivement, la découverte de drogue ». Selon ce communiqué, « c'est la réaction des consommateurs qui a suscité le réflexe du policier auxiliaire... craignant pour sa sécurité ».

« Paris-Jour », qui consacre quelques lignes seulement à ces incidents n'y voit donc qu'une « enquête intempestive » : « sous prétexte de rechercher des trafiquants de stupéfiants, deux policiers supplétifs algériens ont attaqué les consommateurs d'un café... ».

Quant à « Paris-Presse », mêlant toutes les versions données, il affirme que, dans ce café « tenu par des Israéliens » (sic) les deux policiers enquêtaient à la suite de « renseignements concernant un trafic d'armes et de stupéfiants avec le F.L.N. » !

En réalité, ces diverses thèses ont plusieurs points communs :

1^o Elles contredisent les affirmations de tous les témoins : les policiers n'enquêtaient pas, ils n'ont rien demandé, n'ont procédé à aucune perquisition ; il n'a jamais été question ni d'armes, ni de stupéfiants.

2^o Elles sont illogiques : à supposer

antisémite du raid, en passant sous silence les invectives lancées par les « harkis » en entrant dans le café.

Signalons d'ailleurs que plusieurs journaux de tendances diverses ont relevé ces invraisemblances et ces contradictions. En outre, la gravité des faits se trouvait reconnue implicitement par les pouvoirs publics, puisque la Préfecture annonçait qu'en attendant l'enquête, l'auteur du coup de feu et son complice étaient suspendus de leurs fonctions et mis à la disposition du parquet.

Une vigilance active

Le M.R.A.P. a, dans cette affaire, manifesté une fois de plus sa vigilance active. En même temps qu'il jouait son rôle d'information, il prenait position publiquement dans une déclaration que la presse a largement reproduite.

Dès le lendemain des événements, une délégation du Bureau National, conduite par notre secrétaire général Charles Palant, se rendait sur les lieux.

Deux membres du Bureau National, M^{rs} Marcel Manville et Armand Dymens-tajn, se sont chargés de la défense des victimes, conjointement avec M^{rs} Rosenthal et Badinter.

Notre Mouvement continuera son action pour exiger le châtement exemplaire des deux coupables, qui ont été inculpés de tentative d'homicide et de coups et blessures volontaires.

D'une façon plus générale, nous demandons que soit garantie la sécurité de tous les citoyens, quelle que soit leur race ou leur confession.

Une déclaration du M.R.A.P.

Le 19 juillet dans la journée, le M.R.A.P. publiait la déclaration suivante :

Le Mouvement contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix (M.R.A.P.) élève une protestation indignée contre l'agression commise le dimanche 17 juillet dans un café de la rue François-Miron, par des supplétifs algériens.

Déjà il y a deux ans, 14 israélites avaient été brutalisés par des policiers dans la même rue. Cette fois-ci, un coup de feu a été tiré et un homme de 27 ans, père de deux enfants, a été grièvement blessé d'une balle au ventre.

Le M.R.A.P. se félicite qu'alertée par lui, l'ensemble de la presse parisienne ait dénoncé ce nouveau scandale. Soulignant, avec la plupart des journaux, l'invraisemblance des explications données par les pouvoirs publics, il insiste sur le caractère nettement antisémite de ce raid. En effet, tous les témoins s'accordent à affirmer que les agresseurs ont pénétré dans le café en proférant des injures contre les consommateurs juifs, et se sont enfuis une fois accomplis leurs forfaits. Ils s'étaient d'ailleurs livrés auparavant à des menaces semblables dans un café voisin.

Sûr d'interpréter le sentiment de tous les Parisiens, le M.R.A.P. exige qu'il soit mis fin à de telles mœurs qui constituent un danger pour la sécurité de l'ensemble des citoyens, d'autant plus que les méthodes brutales des forces supplétives amenées récemment d'Algérie ont suscité déjà à plusieurs reprises une vive émotion dans la capitale.

Il demande que, contrairement à ce qui s'est passé lors de la précédente agression de la rue François-Miron, les coupables soient traduits en justice et punis de façon exemplaire.

L'ANNEE DE L'AFRIQUE

QUE l'année 1960 soit l'année de l'Afrique, nul n'y contredira je pense. Au Nord, avec l'interminable et cruelle guerre d'Algérie, au Sud avec l'apartheid et ses méfaits, au centre avec l'indépendance du Congo et ses problèmes ; et encore ailleurs, avec l'éclatement du Mali, avec la naissance des États issus de la Communauté. Que l'année qui vient entende encore parler de ces questions, c'est une certitude. Le « poids de l'Afrique » comme disait un livre récent, continuera à peser sur la vie des hommes. Mais pourquoi ? Il faut tâcher d'y voir clair.

UN AGREGAT DE COLONIES

Dans la grande poussée colonisatrice qui commença, en fonction de l'impérialisme, à partir de 1880, le continent africain, jusque là seulement effleuré — et grandement dégradé — par la traite des esclaves d'abord, puis par l'économie de traite qui lui succéda, fut particulièrement visé. La faiblesse et l'imiettement de ses structures politiques, le retard de son évolution économique, la confiance naïve de certaines de ses populations étaient, pour les parties prenantes, autant de circonstances favorables. Elles s'en donnaient à cœur joie, en mettant en avant toutes sor-

par
Emile TERSEN

tes de prétextes, et parfois même sans le moindre prétexte. Si bien qu'en 1914, il n'y subsistait que deux États apparemment indépendants : le Libéria — dont chacun savait qu'il était un comptoir américain — et l'Éthiopie déjà gravement menacée et qui devait succomber, à son tour, en 1935. Colonies en prise directe, protectorats, mandats, ces termes divers cachaient, très mal, la même réalité : l'Afrique n'était plus qu'un agrégat de colonies.

Ce n'est ni le lieu, ni le temps, et la place nous manqueraient du reste, pour expliquer comment et pourquoi, succéda à cette phase de préhension un processus de décolonisation, lent et hésitant d'abord, puis accéléré. Il est plus utile de se demander si cette décolonisation est réelle, et si derrière elle, sous le couvert trompeur des mots et des formules, une nouvelle colonisation ne s'amorce pas, qui n'ose plus dire son nom, mais n'en est pas moins effective et dangereuse.

Le premier fait qui frappe, c'est la négation, par l'Europe, de l'unité de l'Afrique. Alors qu'une conscience africaine se dégage, et par maints signes concordants, s'affirme et devient une réalité de plus en plus nette, on continue à admettre qu'il y

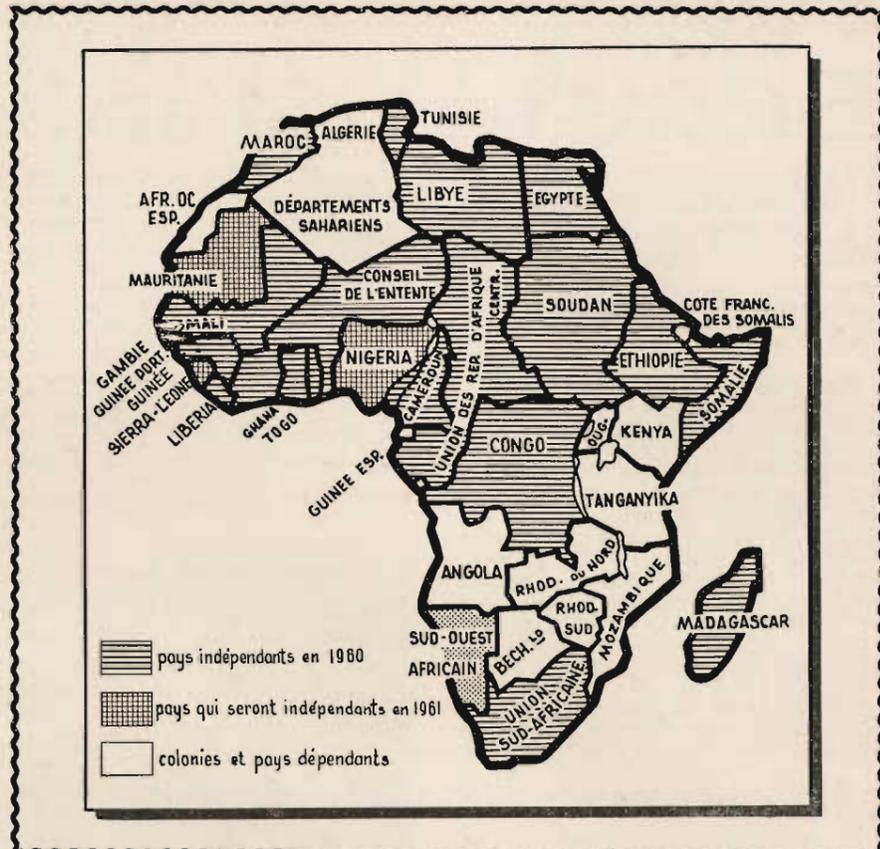
a une Afrique « noire » vouée à la balkanisation et au morcellement, un Maghreb, qui a ses caractères spécifiques, une Afrique du Sud, où les Afrikanders de race blanche ont le droit — et M. Verwoerd et ses amis en font un devoir — de maintenir en tutelle, pour ne pas dire en servage, la masse de la population. Tout comme si depuis des siècles, les civilisations nilotiques n'avaient pas cheminé à travers le continent, influençant ses arts, ses rites, et même ses philosophies ; tout comme si de grandes civilisations n'avaient jadis existé dans ces pays : peut-être des Afrikanders ont-ils vu les ruines de Niangouwe qui l'attestent, tout comme les premiers navigateurs portugais avaient connu un royaume du Bénin (dont l'art reste prestigieux) un royaume du Congo, un royaume du Monomotapa qu'évoque notre bon La Fontaine (preuve qu'il était connu). Tout comme si l'Islam, en dépit d'un Sahara qui n'est pas une barrière, n'avait pas mené une œuvre multiséculaire, et hautement civilisatrice.

Comme il est plus simple de maintenir un compartimentage, établi sur des indices de pigmentation, et sans tenir compte des innombrables mélanges, que tant de contacts, et si anciens ont entraînés ! Mais ce racisme — nous le retrouvons ! — n'est pas racisme d'érudits ou d'ethnologues. Là comme ailleurs, son sale pavillon couvre une marchandise plus sale encore.

SI L'OR ET LES DIAMANTS N'EXISTAIENT PAS...

C'est qu'il s'agit de l'utiliser, comme toujours ou presque à des fins économiques et sociales, dont l'énoncé par trop cynique ferait cabrer beaucoup de braves gens mal informés.

Il s'agit d'expliquer, en utilisant les tâtonnements, les hésitations, parfois — pourquoi ne pas le dire ? — les maladroites de ces peuples, qui naissent ou renouissent à la liberté, de démontrer que ces peuples sont incapables de se conduire eux-mêmes ; avec toutes les informations incontrôlables (et incontrôlées), les déformations et les



mensonges qui peuvent accréditer cette idée. Comme si ces incertitudes elles-mêmes n'étaient pas la marque même de la liberté, et comme si tous les peuples ne les avaient pas connues !

Livrez-vous à ce petit jeu (qui n'est pas si drôle, au fond) : prenez une carte économique de l'Afrique et vous verrez que tous les cantons dont l'indépendance réelle est contestée — je veux dire l'indépendance économique sans laquelle les formes politiques ne sont que trompe l'œil — sont ceux où l'Europe des ci-devant colonies peut encore trouver des formes d'exploitation avantageuses. Tenez pour certain que les aptitudes des Algériens à se gouverner ne seraient pas discutées s'il n'y avait pas du pétrole au Sahara. Soyez sûr que si l'or et les diamants n'existaient pas en Afrique du Sud, on admettrait que les Bantous sont des hommes comme les autres. Le Mali n'aurait pas éclaté si le Sénégal n'était pas le pays de l'arachide, et si les grandes huileries n'étaient pas inquiètes de certains projets de nationalisation. Et quels sont les territoires qui veulent se séparer de la République du Congo ? Kasai et Katanga, richement miniers tous deux et qui intéressent tant de milieux fi-

L'IMAGE DU MONDE DE DEMAIN

Mais voilà : il faudrait placer les choses, tout uniment, sur un plan humain, en se fiant à la belle phrase de l'Américain Jefferson : « Un homme est un homme après tout ».

Il s'agit d'une Afrique « retardée » dans son développement normal (et ceux qui essaient encore de le freiner ou de le diriger y sont bien pour quelque chose !). D'une Afrique dont la réalisation est pour les hommes, un « test » d'une valeur de première importance : faire vivre, sur le plan de la coopération totale, des hommes d'origines diverses, sans racisme, et cela va de soi, sans contre-racisme (car le contre-racisme, c'est encore un racisme), autour d'un travail commun et d'intérêts communs.

Cette Afrique, si elle réussit — et je ne doute pas, bien sûr, qu'elle réussisse — c'est l'image du monde de demain, où l'homme ne sera plus un loup pour l'homme, mais un compagnon et un ami. Il n'y a pas d'idéalisme dans ces vœux ; la marche du temps emportera — emporte déjà — les faux réalistes : ceux des préjugés raciaux, qui sont aussi, et non par hasard, ceux des « tirailleurs-caïsses ».

IN - PETIT MEMENTO AFRICAIN - PETIT MEMENTO AFRICAIN - PETIT MEMENTO AFRICAIN - PETIT

Pour faciliter la compréhension des problèmes de l'Afrique, nous indiquons ici les divisions politiques de ce continent. Nous nous sommes bornés à enregistrer le statut juridique actuel, qui, bien entendu, ne reflète pas toujours les transformations en cours ni les aspirations des peuples, pas plus d'ailleurs que les réalités géographiques et historiques.

I. — LA COMMUNAUTE

Créée par le référendum de septembre 1958, elle se trouve aujourd'hui « rénovée » de fond en comble, par suite notamment de l'accession à l'indépendance de plusieurs pays membres, qui ont conclu avec la France des accords particuliers de coopération. Elle est encore en pleine évolution et son organisation reste assez mal définie.

A. — Conseil de l'Entente.

COTE D'IVOIRE : (Indépendante le 8 août 1960). — Capitale : Abidjan. — 322.000 km². 3.500.000 hab. dont 300.000 Français. — Ressources : cacao, café, bois tropicaux. — Chef d'Etat : M. Houphouët-Boigny.

HAUTE-VOLTA : (5 août 1960). — Cap. Ouagadougou. — 250.000 km². 3.500.000 hab. dont 3.000 Européens. — Banane, élevage, pêche. — Prés. de la Rép. : M. Yameogo.

NIGER : (1^{er} août 1960). — Cap. Niamey. — 1.189.000 km². 2.427.271 hab. — Arachides. — Prés. du Cons. : M. Hamani Diori.

DAHOMÉY : (6 août 1950). — Cap. Porto Novo. — 112.000 km². — 1.720.000 hab. — Huile de palme. — Prem. Min. : M. Hubert Maga.

B. — Union des Républiques d'Afrique Centrale.

CONGO : (15 août 1960). — Cap. Brazzaville. — 360.000 km². 764.000 hab. — Huile de palme et coton. — Chef d'Etat : M. Fulbert Youlou.

TCHAD : (11 août 1960). — Cap. Fort-Lamy. — 1.247.000 km². 2.580.000 hab. — Coton et café. — Prés. de la Rép. : M. Tombalbaye.

REPUBLIQUE CENTRE-AFRICAINE : (le 13 août 1960). — Cap. Bangui. — 627.000 km². — 2.170.000 hab. dont 6.000 Européens. — Coton, café, hévéa, arachides. — Prem. minis. : M. David Dacko.

C. — Autres Etats.

SENEGAL : (S'est séparé en août 1960 du Soudan avec lequel il formait la Fédération du Mali). — Cap. Dakar. — 201.000 km². 2.000.000 hab. — Arachides. — Prés. de la Rép. : M. Léopold Senghor.

REPUBLIQUE MALGACHE : (le 25 juin 1960). — Cap. Tananarive. — 589.260 km². 4.976.000 hab. — Riz, graphite. — Prés. de la Rép. : M. Philibert Tsiranana.

GABON : (le 17 août 1960). — Cap. Libreville. — 280.000 km². 411.000 hab. — Pétrole. — Chef d'Etat : M. Léon Mba.

MAURITANIE : (Indépendance annoncée pour novembre 1960, contre quoi proteste le Maroc, qui voit dans la Mauritanie une partie de son territoire). — Cap. Nouakchott. — 1.086.000 km². 624.000 hab. — Fer. — Prem. Min. : M. Moktar Ould Daddah.

D. — Territoires Français d'Outre-Mer.

COTE DES SOMALIS. — Cap. Djibouti. 21.700 km². 60.000 hab., dont 1.500 Européens. — Dattiers, huîtres perlières.

ILES COMORES. — Chef-lieu : Dzaoudzi. — 2.160 km². 169.000 hab. — Cultures tropicales.

E. — Algérie et Sahara.

Figurent dans la nomenclature de la Communauté comme départements d'outre-mer. Mais le droit de l'Algérie à l'autodétermination a été reconnu le 16 septembre 1960 par le Président de la République.

ALGERIE : 300.000 km². 9.500.000 hab., dont 1.100.000 Européens. — Céréales, vigne, olivier,alfa, minerais de fer et de phosphate.

SAHARA : 2.080.000 km². 500.000 hab. — Gaz naturel et pétrole.

II. — ETATS DU COMMONWEALTH BRITANNIQUE

UNION SUD-AFRICAINE : (1909). — Compte quatre provinces : Le Cap, Transvaal, Natal, Orange. — Cap. : Pretoria. — 2.800.000 km². 2.640.000 blancs Afrikanders, 8.850.000 noirs, 1.250.000 métis, 410.000 hindous. — Céréales, fruits, vignobles, canne à sucre, élevage de moutons (laine mérinos), or, diamants, fer, cuivre, étain, chrome, manganèse, vanadium, uranium. — Chef de gouvernement : Dr Verwoerd.

GHANA : (mars 1957). — Ancienne Côte de l'Or britannique. — République proclamée le 1^{er} juillet 1960. — Cap. : Accra. — 237.850 km². 6.700.000 hab. (recensement 1960). — Cacao, bois tropicaux, manganèse, or, bauxite, diamants. — Chef d'Etat : Dr Kwamé Nkrumah. A formé une Union politique avec la Guinée (nov. 1958).

FEDERATION DE LA NIGERIA. — Indépendante depuis le début d'octobre 1960. — Cap. : Lagos. — 878.447 km². 30.300.000 hab. — Huile de palme, arachides, cacao. — Prés. du gouv. féd. : M. Aboubakar Tafawa Balewa.

III. — AUTRES ETATS INDEPENDANTS

CAMEROUN : (1^{er} janvier 1960). — Anc. territoire sous tutelle française. — Cap. : Yaoundé. — 432.000 km². 3.120.000 hab. — Aluminium. — Chef d'Etat : M. Ahidjo.

CONGO : (30 juin 1960). — Anc. possession personnelle de Léopold II, puis colonie belge depuis 1908. — Cap. Léopoldville. — Six provinces : Katanga (Elisabethville), Equateur (Coquilhatville), Kasai (Luluabourg), Kivu (Bukavu), Léopoldville (Léopoldville), Province orientale (Stanleyville). — 2.345.500 km². 13.000.000 hab. — Diamants, cobalt, uranium, argent, étain, manganèse, cuivre.

EGYPTE : (1950). — Membre de la République Arabe Unie. — Cap. : Le Caire. — 1.000.000 km². 27.000.000 hab. — Coton. — Chef d'Etat : Prés. Nasser.

ETHIOPIE : (1950). — Anc. colonie italienne. — Cap. : Addis-Abeba. — 1.200.000 km². 18.000.000 hab., dont 1.800.000 musulmans. — Elevage bovins, minerais fer et cuivre. — Chef d'Etat : Emp. Haïlé Selassié.

REPUBLIQUE DE GUINEE : (1958). — Anc. colonie française. — Cap. Conakry. — 260.000 km². 2.500.000 hab. — Bauxite. — Prés. de la Rép. : M. Sékou Touré.

LIBERIA. — Comptoir fondé en 1822 par une compagnie américaine et peuplé de noirs affranchis des U.S.A. (Indép. 1847). — Cap. Monrovia. — 95.400 km². 2.500.000 hab. — Café, caoutchouc, cacao, or. — Prés. de la Rép. : M. Tubman.

LIBYE (1951). — Anc. colonie italienne. — Cap. : Tripoli. — 1.750.000 km². 1.150.000 hab. — Prem. Min. : M. Abdul Megid Coobar.

REPUBLIQUE DU MALI. — Après la

scission de la Fédération du Mali (août 1960), le Soudan s'est constitué en République du Mali, « libre de tous engagements et de liens politiques vis-à-vis de la France ». — Cap. : Bamako. — 1.460.000 km². 3.200.000 hab. — Arachides, coton. — Prés. du gouv. : M. Modibo Keita.

MAROC (1956). — Anc. protectorat français. — Cap. : Rabat. — 450.000 km². 10.000.000 hab. — Agrumes et phosphate. — Souverain : Mohamed V.

REPUBLIQUE DE SOMALIE. — Créée en juin 1960, par l'union de la Somalia, anc. colonie italienne et le Somaliland, anc. protectorat anglais. — Cap. Mogadiscio. — 650.000 km². 1.950.000 hab. — Banane, élevage. — Président de la République : M. Adam Abdullah Osman.

SOUDAN (1953). — Ancien protectorat anglo-égyptien. — Cap. : Khartoum. — 2.500 km². 10.209.000 hab. — Coton. — Prem. Min. : Maréchal Ibrahim Abboud.

TOGO (27 avril 1960). — Anc. territoire sous tutelle française. — Cap. Lomé. — 57.000 km². — 1.200.000 hab. — Huile de palme. — Chef d'Etat : M. Sylvanus Olympio.

TUNISIE (1956). — Anc. protectorat français. — Cap. : Tunis. — 125.650 km². 3.782.000 hab. — phosphate. — Chef d'Etat : M. Habib Bourguiba.

IV. — TERRITOIRES SOUS TUTELLE

TANGANYIKA. (Tut. britannique). — Cap. Dar-El-Salaam. — 939.329 km². 9.000.000 d'Africains, 112.000 Asiens et Arabes, 230.000 Européens. — Café, diamants.

RUANDA URUNDI. (Tut. belge). — Cap. : Usumbura. — 54.172 km². 4.262.000 hab. — Uranium, or, cuivre.

SUD-OUEST AFRICAINE (Tut. sud-africaine). — Cap. : Windhoek. — 823.876 km². 458.000 hab. — Uranium, diamants.

V. — TERRITOIRES SOUS DOMINATION

A. — Britannique.

FEDERATION DE LA RHODESIE ET DU NYASSALAND. (Afrique centrale britannique). — Cap. : Lusaka. — 1.268.630 km². 7.000.000 hab. — Or, cuivre, plomb, élevage, coton.

KENYA. — Cap. Nairobi. — 582.642 km². 6.000.000 Africains, 150.000 Asiens et

"Blancs et Noirs au jour de la vérité"

Mlle MADELEINE ROUSSEAU, professeur d'histoire de l'art à l'I.D.H.E.C. (Institut des hautes études cinématographiques), et rédactrice en chef de la revue « Le musée vivant », s'est donné pour tâche, avec une ardeur de croisée, de défendre les Noirs, leur civilisation et leur culture contre la vague de mensonges et d'obscurantisme dont l'Occident conformiste les accable depuis plus de cinq siècles et demi, c'est-à-dire depuis les premiers temps de la traite, commencée par les Portugais vers 1400.

CENT MILLIONS D'ESCLAVES

On ne sait pas assez — il faut donc le répéter — que, depuis cette époque jusque vers 1870, soit légalement, soit en contrebande, plus de 100 millions de Noirs ont été arrachés à leur Afrique natale et déportés par les négriers.

Pour se fabriquer une « bonne » conscience, les sociétés occidentales qui bénéficiaient de cet ignoble trafic, permettant aux « meilleures familles » d'édifier des fortunes fabuleuses, éprouvaient le besoin de s'expliquer à elles-mêmes, avec l'aide des religions, toujours complaisantes, que les Africains noirs appartenaient à une race inférieure, maudite (l'absurde histoire de la malédiction de Cham) et que, par conséquent, leur réduction en esclavage était voulue par Dieu, d'autant plus qu'on ne manquait pas de les convertir au christianisme, par cargaisons entières, ce qui justifiait « tout ».

Ensuite, il s'imposait de diffuser dans le peuple, par des histoires à dormir debout, et par l'enseignement officiel, les préjugés entretenant le climat favorable à la poursuite du génocide, transformé graduellement, « humanisé », en colonialisme « classique ».

Dans « Droit et Liberté », voilà des années que nous accordons une place grandissante à une meilleure connaissance des Noirs et de leurs luttes actuelles pour la justice, mais aussi nous sommes constamment montrés soucieux de faire ressortir le précieux apport à la civilisation humaine tout entière qui nous vient de l'Afrique noire et qui n'a pas fini de porter ses fruits.

PREJUGES, ERREURS, IGNORANCE...

Aussi doit-on savoir gré à Mlle Madeleine Rousseau de contribuer à ce travail de fraternelle compréhension, même si l'on peut faire des réserves sur certains excès auxquels la vigueur de sa passion

pour une cause juste semble l'entraîner. C'est ainsi que détruire, comme elle le fait, le mythe du Blanc supérieur et du Noir inférieur est pleinement utile, mais que si elle prétend montrer le Noir comme supérieur et le Blanc comme inférieur, thèse qui, sous différentes formes, occupe une bonne moitié de son ouvrage, elle entre dans l'engrenage d'un contre-racisme négatif qui ne saurait aider ni les Noirs ni les Blancs, ni la vérité.

Constamment, elle écrit : « Nous » avons fait ceci, « nous » avons fait cela contre les Noirs. Le « nous » n'éclaircit rien sur rien. Mlle Madeleine Rousseau ne parle pas des grandes sociétés métropolitaines qui ne sont pas seulement, maintenant encore, les maîtresses des sources de richesses de l'Afrique noire mais aussi de l'appareil d'Etat, en France, et des neuf dixièmes de la presse et des moyens d'information de l'opinion. Ce n'est pas parce que leurs dirigeants sont blancs qu'il en est ainsi, mais parce qu'ils tirent un profit énorme de l'exploitation des Africains (et en même temps des travailleurs français, blancs eux-mêmes).

Mlle Madeleine Rousseau fait preuve, sur bien des questions, de beaucoup de confusion d'esprit, se contentant d'approximations hâtives. Elle minimise systématiquement la valeur, pour l'humanité tout entière, des sciences, des techniques, qui entraînent, par exemple, selon elle, l'inconvénient d'un accroissement des accidents d'automobiles (!). Faut-il répondre à cela ?

Elle exalte l'absence d'écriture en Afrique noire, allant jusqu'à attaquer les méfaits du livre en soi... dans un livre dont elle doit pourtant penser que plus il aura obtenu de lecteurs mieux cela vaudra. Elle réalise même cette performance, à quelques pages de distance, de faire un éloge discret, ému, de Pétain, et d'encenser Robespierre et la Convention ! Ailleurs, elle reprend à son compte les rabâchages maurassiens sur la démocratie caractérisée, paraît-il, par la loi du nombre, la puissance des médiocres et le règne de la quantité, etc.. Que Mlle Madeleine Rousseau y prenne garde : tous ceux qui adhèrent à ce genre d'idées — sauf elle, c'est vrai — sont des racistes systématiques, et même ce sont les plus extrémistes. Il faut être conséquent et se retrouver avec les frères de combat des peuples africains là où ils se manifestent, en considérant que même s'ils ne sont pas d'accord entre eux sur toutes questions d'actualité, leur union prime tout.

C'est dans cet esprit que, ces réserves faites, nous allons feuilleter l'ouvrage de Mlle Madeleine Rousseau comme un dossier précieux, car elle a eu le scrupule de reproduire non seulement beaucoup de textes intéressants et peu connus, mais encore leurs références.

Ce n'est pas peu de chose d'avoir absorbé toute une bibliothèque sur une question aussi brûlante, aussi voilée, et d'avoir patiemment décortiqué les préjugés, les imbécillités, les ignorances, les erreurs entretenues, volontairement ou inconsciemment, à l'égard des peuples de tout un continent ; Mlle Madeleine Rousseau le fait avec courage et elle apprendra beaucoup à ceux qui voudront bien, selon son expression, avoir l'esprit moins « opaque ».

LES BLANCS SONT-ILS D'ANCIENS NOIRS ?

Partons donc en exploration à travers l'Afrique noire méconnue ; cherchons l'homme à la peau ensoleillée dans toute sa vérité.

• Justement, une des premières « révélations » de l'auteur concerne le problème de la pigmentation des Noirs et des Blancs. Elle rapporte l'avis du Pr Eugène Pittard, de Genève, selon lequel les Blancs ne seraient que d'anciens Noirs dont la peau avait perdu son pigment naturel, sans doute lors de la période glaciaire, par suite de conditions anormales pendant un long temps (manque de lumière, de chaleur, de nourriture appropriée, etc.). Elle fait observer : « Par le procédé le plus naturel qui soit, le soleil fait renaitre la mélanine, le pigment qui donne sa couleur à la peau des Nègres, tous les « été, dans la peau des Blancs, comme « une chose qui doit s'y trouver quand « les conditions sont normales. »

• Mlle Madeleine Rousseau apporte plusieurs témoignages établissant avec quelle chaleureuse et toute simple sympathie furent accueillis les Blancs, au début, bien entendu, selon la loi millénaire d'hospitalité. Ensuite, lorsque se développa la « chasse aux nègres », les Africains ne vécurent plus que dans la peur du Blanc et se réfugièrent massivement loin des côtes, où les trafiquants « de bois d'ébène » les pourchassèrent sous les mauvais prétextes de successives expéditions coloniales.

• Mlle Madeleine Rousseau réfute les allégations de cannibalisme, tout à fait

exceptionnelles, comme il s'en produisit des cas lors des pires moments de la dernière guerre en Europe ; mais de cas rarissimes, les « explorateurs » ont tiré des généralisations abusives :

« Peut-être exceptionnellement, réfugiés en des solitudes désertes, pour « échapper à l'esclavage, dépourvus de « tout, errants en quête d'abri et de « nourriture, quelques nègres ont-ils pu « parfois, manger des cadavres. »



Sculptures africaines du 16^e siècle, témoignage de la civilisation du Bénin (Niger inférieur).

• Autre question prêtant à bien des confusions : la « vente » des femmes, comprise de travers par les Occidentaux :

« Tout ce qui était différent de lui, « le Blanc le décrétait sauvage, arriéré ; « alors que, chez lui, la femme doit « acheter son mari (la dot), il déversa « des flots de colomnies sur l'usage de « la « dot » en Afrique noire (garantie « donnée par l'époux à la famille de la « femme, remboursable à la naissance « des enfants). »

DES CIVILISATIONS ANCIENNES

• Comment apprécier l'attitude positive, confiante, dénuée de toute angoisse, du Noir devant la mort, sinon pour admettre que cette absence de peur devant un phénomène aussi naturel que la mort est un signe incontestable de supériorité d'une culture, d'une philosophie de la vie ?

• L'auteur cite le savant allemand Frobenius, qui, dans son « Histoire de la civilisation africaine », rappelle les nombreux témoignages dont nous disposons des premiers navigateurs de la fin du Moyen Âge qui tous ont été stupéfaits de la splendeur des royaumes africains à cette époque :

« Dans la Baie de Guinée, le Royaume du Congo, une foule grouillante « habillée de soie et de velours, de « grands Etats bien ordonnés, et cela « dans les moindres détails, des souverains puissants, des industries opulentes. Civilisés jusqu'à la moelle des « os ! Et toute semblable était la condition des pays de la côte orientale, « la Mozambique, par exemple.

« Les révélations des navigateurs du « XV^e au XVII^e siècle fournissent la « preuve certaine que l'Afrique nègre, « qui s'étendait au sud de la zone désertique du Sahara, était encore en plein

« épanouissement, dans tout l'éclat de « civilisations harmonieuses et bien formées. »

• Plus loin, Mlle Madeleine Rousseau cite une page d'Elisée Reclus qui stigmatise le parti-pris raciste de la plupart des géographes et ethnologues — au moins de son temps — qui lorsqu'ils publient des photos des hommes de différentes races choisissent, le plus souvent, des Blancs aussi beaux que possible et des Noirs de préférence laids, vieux, malades.

• Deux appréciations capitales sur l'importance de la civilisation nègre dans l'histoire humaine : la première émane — antiracistes, soyez surpris — du comte de Gobineau, le célèbre auteur de l'« Essai sur l'inégalité des races humaines » (1855) :

« La source dont les arts ont jailli « est étrangère aux instincts civilisés « Noirs. »

La seconde, cent ans plus tard, émane du R.P. Teilhard de Chardin :

« L'Afrique est le berceau de l'humanité et de la civilisation. »

• Dans quelles contradictions absurdes tombe le raciste, en voici un exemple que Mlle Madeleine Rousseau apporte en conclusion d'un long développement à propos des rares sacrifices humains qui ont pu se produire en Afrique noire dans le passé :

« Le négrier pleure de dégoût devant le sacrifice d'un vieux nègre « consentant qui tend le cou ; mais pendant longtemps, en France, n'était-ce « pas un spectacle mondain très recherché que d'assister au sacrifice non « consenti de celui qu'on guillotinaient. »

Nous ajouterons que c'est en Europe que 26 millions d'êtres humains ont été anéantis dans des camps de concentration et il n'y a pas si longtemps.

• Revenant à Elisée Reclus à propos d'une autre extermination effroyable en Afrique (du Sud), elle écrit, en rappelant que les manuels d'histoire officiels sont très discrets à ce sujet :

« Elisée Reclus nous dit (vers 1900), « comment la race des San, baptisés « Bushmen (du hollandais : Bosjesman, « nom que les colons ont donné aux « orangs-outangs) est traquée comme du « gibier :

« On les a chassés comme on chasse « les fauves, et la plupart de ceux qu'on « n'a pas exterminés se sont enfuis dans « les solitudes du Nord. Sparman raconte que les colons les attendaient à « l'affût auprès d'un quartier d'animal « laissé dans la brousse ; ils n'épar- « gnaient ni les femmes enceintes, ni les « enfants à la mamelle, sinon pour augmenter le nombre de leurs esclaves. « Dès qu'un Blanc apercevait un Bush- « man, il tirait à l'instant sur lui et « s'élançait à sa poursuite avec ses chiens vaux et ses chiens. Le courage même « des San leur fut souvent fatal, car il « n'y avait guère d'exemple qu'ils aient « abandonné leurs morts ou leurs blessés : ils restent et se font tuer à « côté d'eux. »

Où sont les barbares ?

MIEUX CONNAITRE...

Tous ces faits sont trop peu connus ; aussi avons-nous à favoriser un immense travail d'éducation à contre-courant, même si de grands progrès ont été faits depuis quinze ans. Nous devons nous en tenir là malgré la richesse du travail de compilation de Mlle Madeleine Rousseau, tout en soulignant que sur les questions qu'elle aborde et dont les extraits ci-dessus ne donnent qu'une idée très partielle, il y aurait certes beaucoup à dire, à discuter, et d'abord en faisant appel aux Noirs eux-mêmes qui doivent pouvoir s'exprimer de plus en plus, sur leur monde passé, sur leur vie d'aujourd'hui, leurs luttes et leurs espoirs.

Mais déjà nous avons le sentiment de connaître mieux nos frères d'Afrique noire.

Roger MARIA.

— Madeleine Rousseau : Blancs et Noirs au jour de vérité (La Nef de Paris-Éditions).

MEMENTO AFRICAIN

Arabes, 50.000 Européens. — Coton, café, Sisal.

GAMBIE. — Cap. Bathurst. — 10.368 km². 280.000 hab. — Arachides, cuirs.

UGANDA. — Cap. Entebbe. — 2.500.000 km². 5.500.000 hab. — Coton, arachides, café.

RUANDANALAND (protectorat). — Cap. Mafeking. — 700.000 km². 300.000 hab. — Or, cuivre.

SWAZILAND (Enclave brit. en Union Sud-Africaine). — Cap. Mbabane. — 17.364 km². 277.000 hab. — Or, houille.

BASUTCLAND (Enclave britannique en Union Sud-Africaine). — Cap. Maseru. — 30.300 km². 600.000 hab. — Or, houille, canne à sucre.

SIERRA LEONE (protectorat). — Cap. Freetown. — 71.600 km². 2.000.000 hab. — Amandes, palmes, bananes, or.

ILES DE PEMBA ET ZANZIBAR. — Cap. Zanzibar. — 2.462 km². 277.000 hab. — Epices, coprah, riz, pétrole.

B. — Portugaise.

GUINEE PORTUGAISE. — Cap. Bissau. — 36.125 km². 520.775 hab., dont 2.300 Européens. — Arachides, Acajou.

ANGOLA. — Cap. Luanda. — 1.246.700 km². 4.380.000 hab. — Café, cuivre, diamants.

MOZAMBIQUE (Afrique Orientale portugaise). — Cap. Lourenco Marqués. — 771.000 km². 5.800.000 hab. — Canne à sucre, coton, or, diamants.

ILE DE MADERE. — Cap. Funchal. — 815 km². 269.000 hab. — Vin, fruits, canne à sucre.

ILES SAO TOME ET PRINCIPE. — Cap. Sao Tomé. — 964 km². 61.000 hab. Café, cacao.

C. — Espagnole.

SAHARA OCCIDENTAL (Rio de Oro). — Cap. Villa Cisneros. — 298.875 km². 25.000 hab.

PROVINCE D'IFNI. — Cap. Sidi Ifni. — 2.500 km². 38.000 hab.

GUINEE ESPAGNOLE (Rio Muni). — Cap. Pata. — 26.000 km². 170.000 hab. Cacao, bananes, café.

ILES FERNANDO-PO ET ELOBEY. — Cap. Santa Isabel. — 2.017 km². 40.450 hab. — Cacao, bananes, café.

ILES DES CANARIES. — Quinze îles formant deux provinces. — Chefs-lieux : Las Palmas et Santa-Cruz. — 7.500 km². 800.000 hab. — Bananes, agrumes, pêche.

Tension persistante en Afrique du Sud

L'état de siège proclamé depuis avril en Union Sud-Africaine a été levé au début de septembre. Mais la tension ne diminue pas pour autant.

Une répression féroce s'est abattue sur les Noirs. Plus de 30.000 d'entre eux ont été arrêtés. Des tribunaux spéciaux les ont jugés, à l'intérieur même des prisons, sans avocats, et condamnés à de lourdes peines. On est sans nouvelles d'un grand nombre.

Cependant, le gouvernement s'efforce d'aggraver encore les mesures discriminatoires. La loi sur les permis de circuler, qui

fut à l'origine des manifestations de mars, va être étendue aux femmes de plus de 16 ans. Des « milices blanches », armées, sont en voie de constitution. Et l'on annonce la création de corps de parachutistes entraînés selon les méthodes pratiquées... en Algérie.

Mais des protestations de plus en plus nombreuses s'élèvent, y compris dans la population blanche. Et sur les murs des grandes villes, on voit de plus en plus souvent, inscrit à la craie ou à la peinture, le mot : **LIBERTE.**

Le problème noir aux Etats-Unis

à la veille des élections présidentielles

QUEL que soit le résultat des élections présidentielles américaines en novembre, on peut d'avance affirmer que la lutte des Noirs pour l'égalité réelle de leurs droits ne fera que gagner en intensité. Cette lutte portera sur les écoles, où le mouvement de déségrégation s'amplifiera, et sur la question plus vaste des droits civiques — et, pour des raisons politiques et diplomatiques, le gouvernement américain sera obligé de soutenir cette action.

Une « colonie intérieure »

Pour évaluer la situation et les espoirs des Noirs américains au moment des élections de 1960, il faut comprendre qu'ils forment aux Etats-Unis une *colonie intérieure*. Comme les peuples colonisés, on les exploite comme main-d'œuvre bon marché ; en cas de dépression économique, ils supportent le fardeau du chômage, servant ainsi d'amortisseurs aux travailleurs de race blanche ; ils fournissent un marché pour la consommation des produits finis vendus par les « colons » blancs. Mais puisque la colonie est intérieure, les Noirs au lieu de lutter pour leur indépendance, cherchent à obtenir l'égalité au sein même de la nation américaine.

La lutte des Noirs américains n'est donc qu'un aspect important du mouvement mondial de libération des pays co-

par

**William Gardner
SMITH**

lonisés. C'est ce que « *Le Monde* » semble avoir senti, puisqu'un article du 6 septembre note qu'« une relation étroite paraît exister entre l'agitation dans le Sud (des Etats-Unis) et l'accession d'un nombre de plus en plus impressionnant d'Etats africains à l'indépendance ».

Ce nouvel élément — le mouvement d'émancipation des peuples colonisés — a encouragé les Noirs dans leur lutte, et leur a donné un nouvel allié d'importance capitale : le gouvernement américain.

Auparavant, à l'exception de la période qui suivit immédiatement la guerre de Sécession, il y avait toujours eu alliance tacite entre le gouvernement américain et les forces qui, aux Etats-Unis, tiraient profit du racisme. Aujourd'hui cependant, pour la première fois, le gouvernement se trouve dans une situation telle que la nécessité de soutenir l'action des Noirs l'emporte sur sa tendance naturelle à soutenir les forces racistes.

Ce phénomène tient évidemment à la concurrence entre l'Est et l'Ouest au moment où il devient important de gagner les sympathies et l'appui des pays sous-développés nouvellement émancipés peuplés d'hommes de couleur, et en particulier des pays africains. L'article du « *Monde* » cité plus haut déclarait encore : « *Ainsi les leaders Républicains et Démocrates ne peuvent-ils ignorer cette vérité que la lutte des Noirs américains pour l'égalité de leurs droits se joue de plus en plus devant l'opinion internationale* ».

Des leaders nationalistes africains comme Kwame Nkrumah, président du Ghana, et Azekwe, puissant éditeur de journaux au Nigéria, ont fait leurs études aux Etats-Unis, et ont fréquemment dénoncé le racisme des Américains, ainsi que l'hypocrisie des déclarations du gouvernement sur la « démocratie ».

Au moment de publier sa décision sur la déségrégation dans les écoles, la Cour Suprême a souligné le fait que cette démarche devenait nécessaire : dans le monde entier, les pays sous-développés observaient et critiquaient les Etats-Unis. Le candidat démocrate à la Présidence, John Kennedy, disait dans une déclaration du 28 août dernier :

« *Notre politique ne jouit pas de l'appui populaire parmi les nations dont nous considérons l'appui comme une chose acquise une fois pour toutes* », et citait, parmi les causes de cette situation « *des incidents racistes comme ceux de Little Rock* ».

Le vote des Noirs

A tous ces éléments il faut ajouter le changement psychologique intervenu chez les Noirs eux-mêmes depuis la dernière guerre : Pendant les hostilités, et immédiatement après la guerre, des centaines de milliers de soldats noirs ont été envoyés à l'étranger, et se sont rendu compte qu'ils étaient mieux traités en Italie, en France, au Japon, et même en Allemagne, que dans leur pays natal. Ils sont retournés aux Etats-Unis fermement résolus à ne plus jamais accepter comme un fait établi leur situation d'inférieurs. Cet état d'esprit a été renforcé par le

mouvement mondial de libération des pays d'Asie et d'Afrique.

Pour ces raisons diverses, la lutte des Noirs américains ne peut que s'amplifier, et quel que soit le résultat des élections présidentielles, le gouvernement devra l'appuyer.

Cependant, le résultat des élections n'est pas pour autant indifférent aux Noirs. Par ailleurs, dans l'avenir immédiat, il faut encore s'attendre à une opposition puissante, et souvent même violente, à leur action. Peut-être, au moment même où ces lignes seront imprimées, les journaux seront-ils pleins de récits des bagarres provoquées dans les Etats du Sud par des racistes soucieux d'empêcher les enfants de se rendre dans les écoles « blanches ».

Pour les Noirs, les deux grands partis américains sont également insatisfaisants. En effet, le parti démocrate n'a pas un programme unique pour l'ensemble des Etats-Unis : dans le Nord, il est relativement libéral, car il s'appuie sur les syndicats, et les diverses minorités ; mais il est ultra-réactionnaire dans le Sud, où il était autrefois le parti de l'esclavage, et représente aujourd'hui le parti du *statu quo* racial. Mais le parti forme malgré tout une entité, et le vote des démocrates du Nord aide également les démocrates du Sud, car il a pour effet de placer les Sudistes à la tête des puissants *Comités* du Congrès. (Les directeurs de *Comités* étant choisis selon leur degré d'ancienneté, se trouvent naturellement être sudistes, puisque le Sud a toujours voté démocrate.)

D'autre part, le parti républicain est traditionnellement le parti des conservateurs et du « Big Business ». Ceci tend à lui aliéner les sympathies des Noirs, qui sont, pour la plupart, des ouvriers (il y a plus de Noirs dans les syndicats que dans l'immense organisation du N.A.A.C.P., l'organisation des noirs).

AUX J.O. DE ROME

ON a cité l'exemple comme un symbole. Pour la première fois dans l'histoire des Jeux Olympiques, pour la première fois dans l'histoire du sport américain, un athlète noir, Ralf Johnson, a eu l'honneur d'être désigné pour porter la bannière étoilée des U.S.A. Hélas, cela ne veut pas dire que la discrimination raciale soit abolie au pays où le Klu-Klux-Klan et les organisations racistes continuent à faire la loi dans certains Etats. Ralf Johnson lui-même a dû quitter la terre de ses parents pour bénéficier de l'égalité des droits à l'Université de Los Angeles. C'est justement ce qui est à mettre à l'actif des sportifs américains et par delà le grand mérite des J.O. d'avoir ainsi imposé, contre les réactions violentes des racistes, la désignation d'un athlète noir comme le plus représentatif de l'imposante délégation venue des U.S.A.

D'ailleurs, ces Jeux Olympiques de Rome sont venus apporter de nombreux témoignages contre le racisme. Par la façon dont cohabitèrent fraternellement, ces athlètes venus de tous les coins du monde, de toutes les couleurs de peau, de toutes les races, de toutes les religions. On remarque en premier lieu la poussée irrésistible des hommes de couleur. Il n'y avait plus crainte d'un péril jaune, rouge ou noir. Mais au contraire la reconnaissance plus exacte pour ces hommes du droit à une place en rapport avec l'importance de leurs groupes ethniques. C'est un monde en marche que les soubresauts des derniers mais féroces tenants du racisme ne pourront arrêter.

FILS D'UNE MEME HUMANITE

Ce monde en marche avait nom Ghana, Libéria, Tunisie, Maroc, République Arabe Unie, Kenya, Israël. Au village olympique, où l'on vivait de façon encore plus intime que sur les stades, nous avons assisté à des scènes qui préfiguraient ce que devrait être l'humanité idéale. Plus de blancs, de noirs, de jaunes, mais simplement des hommes et des femmes, des sportifs unis comme des fils d'une même humanité.

Au pavillon soviétique nous avons vu M. Stiepanenko, secrétaire général de la Fédération d'athlétisme d'U.R.S.S. ouvrir

Il faut se rappeler, lorsqu'on parle du vote des Noirs, qu'il s'agit presque exclusivement des Noirs du Nord, puisque la plupart des Noirs du Sud, malgré les décisions de la Cour Suprême, sont en fait spoliés de leur droit de vote. Ce résultat est obtenu par divers artifices trop nombreux pour être énumérés ici...

Des progrès terriblement lents

Depuis Roosevelt, presque tous les Noirs, comme la majorité des ouvriers américains, ont voté pour les Démocrates, et ils le feront encore vraisemblablement cette année. Le grand espoir des Noirs, comme des syndicats, était la scission du parti démocrate, et la formation d'un nouveau parti libéral à partir du noyau des Démocrates du Nord.

Si les Républicains gagnent les élections, il se peut qu'une coalition de Républicain conservateurs et de Démocrates du Sud ralentisse les progrès de la législation assurant aux Noirs les droits civiques. Si les Démocrates gagnent, au contraire, les Démocrates du Nord, avec l'aide de la section « libérale » du parti Républicain, pourraient permettre à cette législation de progresser plus rapidement.

Dans l'immédiat, il est à prévoir que les luttes les plus violentes se concentreront autour de la déségrégation scolaire. Depuis que la Cour Suprême a ordonné la déségrégation en 1954, les progrès ont été continus, mais terriblement lents : sur trois millions d'élèves noirs dans les écoles publiques, 182.000 seulement avaient été intégrés dans les écoles dites « blanches », à la fin de l'année scolaire dernière. Cependant, les Cours Fédérales et la Cour Suprême ont mis au point de nouvelles dispositions pour accélérer la déségrégation cette année. Il est donc possible, et même probable, que des incidents analoges à ceux de Little Rock se produiront en Louisiane, en Floride et au Texas, où les gouvernements locaux se sont opposés aux décisions de la Cour Suprême.

La lutte pour l'émancipation raciale s'annonce donc mouvementée pour la fin de l'année 1960. Mais les Noirs sont en marche et rien ne peut les arrêter.



Brève rencontre à Paris

De passage à Paris pour quelques jours, au début de septembre, le grand chanteur noir américain Paul Robeson a tenu à aller applaudir Josephine Baker à l'Olympia.

Après le spectacle, les deux artistes, qui sont l'un et l'autre d'actifs combattants antiracistes, se sont cordialement embrassés et ont eu un amical entretien.

Ils se sont promis de se revoir... dans la mesure où le leur permet leur métier absorbant. Paul Robeson partait pour Prague, et Josephine Baker préparait son départ pour Milan...

Triomphe de la fraternité

tous grands ses bras à Bob Richards, le fameux champion du saut à la perche de 1952 à Melbourne surnommé « le pasteur volant » à la fois pour ses qualités sportives et pour son appartenance comme pasteur à l'Eglise réformée. Serrant ensuite la main du marathonien Popov au type asiatique prononcé, venu de Mangolie, Bob Richards célébrait cette réunion comme la plus symbolique et nous disait sa volonté de lutte contre le racisme.

Un autre exemple parmi tant d'autres. Sur la Via Veneto qui est un peu l'analogue de nos Champs Elysées, un couple de co-

par

Robert BARRAN

Rédacteur en Chef
de « *Miroir-Sprint* »

pains se tenait la main dans la main. C'était la mulâtresse américaine, Wilma Rudolph, appelée « la reine du sprint » pour les trois titres olympiques qu'elle remporta dans les épreuves de vitesse et l'Italien Livio Berruti, champion olympique du 200 mètres. Ce n'est pas un spectacle courant à Rome. Aux terrasses des luxueuses brasseries nombre de groupes comprenant ces aristocrates romains formant un désagréable mélange de patriciens antiques et de dignitaires fascistes grinçaient des dents. D'autant plus que Berruti appartient à ce qu'il est convenu d'appeler la meilleure société. Il a fallu les Jeux Olympiques pour permettre ce rapprochement. Et de toute façon, il en restera quelque chose.

Pour nous Français, il y avait le cas particulier des pays ex-colonisés. Les rapports entre la délégation française et celles de Tunisie et du Maroc furent des plus cordiaux. Les quelques attardés qui auraient encore à la bouche le mot de « ratons » étaient bien obligés de le ravalier. Nous en vîmes un vertement rabroué par les athlètes eux-mêmes.

Il était hautement réjouissant de voir des techniciens français comme Pierre Montané, conseiller sportif de la délégation tunisienne. Le sport donnait là encore un exemple de ce que devraient être les rap-

ports nouveaux entre la France et ses anciennes colonies devenus pays indépendants.

UNE CONCLUSION TRES MORALE

Cette ambiance pleine de la plus haute élévation de pensée, ne doit que nous donner plus de force pour dénoncer deux fausses notes. Il existe encore un pays, l'Afrique du Sud, qui conserve cette lamentable exclusivité de n'admettre que des blancs dans sa représentation sportive. Les tenants de la « race des seigneurs » étaient à peu près unanimement condamnés. Ensuite il y eut l'attitude inqualifiable d'une partie du public romain. Un certain public qui a conservé en lui les germes d'un chauvinisme exacerbé, d'un nationalisme gratesque, d'un racisme latent, gardant en lui tous les relents les plus nauséabonds du fascisme. Pareille attitude, nous pouvons le dire, fut dénoncée unanimement par les journalistes présents à Rome, sauf évidemment les quelques tenants des mêmes thèses.

Là encore les Jeux Olympiques apportèrent une conclusion très morale. Quelle signification que cette victoire dans le marathon de l'Ethiopien Bikila Abebe sur les voies triomphales des empereurs romains, sur ces artères d'où partent il y a 25 ans les envahisseurs de son pays, lancés par ce César de carnaval sanglant, Mussolini, dans la plus ignoble des guerres coloniales ! Bikila Abebe ne nourrissait sans doute pas d'idées de revanche. Avouez tout de même que le Sport ici prend une belle revanche sur l'Histoire ! C'était de la consternation sur les visages des représentants de l'aristocratie romaine présents pour ce triomphe éthiopien au pied de l'Arc de Constantin.

Heureusement, nous emportons une autre image des Jeux Olympiques : cet envol bruyant et réjouissant d'une troupe de gamins italiens, ces « *bambini* », ces « *sciucia* » popularisés par les films de l'école néo-réaliste italienne, assaillant Bikila Abebe, en quête d'autographes. Des enfants italiens célébrant un vainqueur éthiopien : peut-on trouver meilleur témoignage des bienfaits apportés dans le combat contre le racisme par les Jeux Olympiques !

Collaborateur principal
du Chancelier Adenauer

Qui est GLOBKE ?

LE Chancelier Adenauer aime à se faire photographier en compagnie de personnalités juives telles que MM. Nahum Goldman ou Ben Gourion pour mieux accréditer la légende antiraciste qu'il a su créer autour de lui.

Cette légende a reçu un coup sérieux quand, sous la pression de l'opinion publique mondiale, il fut obligé de se séparer d'un de ses ministres, Oberlaender, convaincu d'être responsable de l'extermination des juifs de la région de Lwow.

Ce départ forcé n'a pas pour autant éloigné de l'entourage du chancelier les derniers nazis spécialistes de la question juive.

D'après les documents publiés récemment en République Démocratique Alle-

mande, le propre secrétaire d'Etat de M. Adenauer, le Docteur Hans Globke, chef de la Chancellerie, apparaît comme le vrai responsable de la monstrueuse machinerie juridique inventée par les nazis pour préparer l'extermination des juifs allemands d'abord et des juifs des pays occupés ensuite.

Ces reproches ne datent pas d'aujourd'hui. Ils furent formulés dès la réapparition de Globke sur la scène politique en Allemagne de l'Ouest. Mais, comme pour Oberlaender, Adenauer a essayé de faire accréditer l'idée que si Globke avait joué un rôle important dans l'administration hitlérienne, c'était pour mieux aider les juifs dans la coulisse.

Les documents publiés permettent non seulement de faire justice de cette affirmation mais encore de faire la preuve : Que Globke est co-auteur des lois de Nuremberg.

Que par son interprétation extensive des lois racistes, il a incité la jurisprudence et l'administration allemandes à aller au delà des lois de Nuremberg.

Enfin que c'est Globke qui, en tant que haut fonctionnaire nazi, a préparé par des mesures administratives, l'extermination de millions de juifs en Allemagne et dans les pays occupés.

GLOBKE EST CO-AUTEUR DES LOIS DE NUREMBERG

Cela résulte de trois documents officiels :

1° Une lettre du Ministre de l'Intérieur Fricke du 2 avril 1938, adressée au délégué du Führer (Rudolf Hesse), proposant la promotion de Globke au poste de Conseiller ministériel.

Cette proposition est motivée par les grands services rendus par l'intéressé dans la préparation des lois suivantes : a) loi sur la protection du sang et de l'honneur allemand ; b) loi sur la protection de la santé des mariages allemands ; c) loi sur l'état civil allemand ; d) loi sur les changements de noms et de prénoms.

Ces lois, mieux connues sous la dénomination « Lois de Nuremberg », ont préparé la « solution finale du problème juif », ce qui veut dire dans le langage des potentats nazis l'extermination des juifs d'Europe.

2° La critique du Commentaire Officiel de ces lois rédigé par Globke en collaboration avec d'autres, critique parue dans l'organe des juristes nazis « Deutsche Verwaltung », où nous lisons : « Les auteurs de ces commentaires, le Secrétaire d'Etat Stuckart et le Conseiller du Gouvernement Globke sont les responsables de ces matières au Ministère de l'Intérieur. »

3° Enfin le Journal Officiel du Ministère de l'Intérieur (numéro du 11 mars 1936) indique expressément que ce Commentaire des lois de Nuremberg, écrit par Globke, doit être considéré comme officiel puisque « les auteurs de ce commentaire ont par leur fonction collaboré à leur rédaction ». Cela pour l'importance du rôle joué par Globke dans l'élaboration de ces textes.

Mais l'activité du Secrétaire d'Etat d'Adenauer ne s'arrête pas à la rédaction des lois de Nuremberg.

PAR SON INTERPRETATION EXTENSIVE

GLOBKE A AGGRAVE L'APPLICATION DES LOIS DE NUREMBERG

Cela résulte :

1° De son interprétation de la notion de l'erreur en matière de mariage.

Aux termes de l'article 1333 du Code Civil allemand, « la nullité du mariage peut être demandée par l'époux qui, au moment de la célébration, a fait erreur sur la personne de l'autre époux, sur des qualités personnelles telles qu'il eut été détourné de contracter ce mariage s'il avait eu connaissance de l'état des choses et s'il avait fait une appréciation raisonnable de l'importance du mariage ».

Aux termes de l'article 1339 du Code Civil allemand, la nullité doit être demandée dans les six mois à partir de la cessation de l'erreur.

Dès la prise du pouvoir par Hitler, de nombreux époux aryens unis par les liens du mariage à des juifs ou des juives, introduisirent des demandes en nullité de leur union.

La jurisprudence de la Cour Suprême allemande rejetait ces demandes si l'époux aryen savait au moment de la célébration du mariage que son conjoint était israélite. Quelques astucieux « juristes » nazis inventèrent alors une théorie permettant de reculer la date de départ du délai de six mois.

En effet, disaient ces « juristes », l'erreur qu'il faut prendre en considération n'est pas celle que le conjoint aryen avait commise quant à la race de son époux, mais celle qu'il avait commise sur l'appréciation du problème racial. L'importance de ce problème n'a été révélée aux inté-

ressés que par les lois de Nuremberg. Avant cette date, les Allemands étaient dans l'ignorance totale de l'importance de cette question. Les délais pour agir en nullité de ces mariages devaient donc commencer à courir à partir de la promulgation de ces lois.

Et c'est cette théorie qui a été finalement victorieuse, grâce notamment aux précisions de Globke (page 109/110) dans son commentaire.

2° De son commentaire sur l'application du Concordat de 1933 en matière de mariage.

Aux termes de ce Concordat, les prêtres catholiques étaient autorisés dans certains cas, à célébrer le mariage religieux avant la cérémonie civile.

Ne pouvant pas compter sur un mariage laïque, les fiancés de confessions différentes avaient obtenu que leur union soit sanctionnée par le sacrement religieux célébré par des prêtres en vertu du Concordat de 1933.

Dans son commentaire de la loi de Nuremberg, Globke déclare que l'application à des mariages mixtes des exceptions prévues par le Concordat était inadmissible, et que les prêtres, qui procédaient à de telles unions, devraient être traduits en justice correctionnelle.

3° En outre, Globke estime que si la loi de Nuremberg assimile le « quart-de-juif » (une personne ayant un grand parent juif) à un « aryen », le mariage d'une telle personne avec un aryen ou une aryenne 100 % est « indésirable ».

Cette interprétation pour celui qui connaît les lois de Nuremberg est la preuve formelle de la malveillance du commentateur, car rien dans ces textes n'obligeait Globke à étendre aux « quarts-de-juifs » les interdictions prévues pour ceux qui avaient au moins deux grands parents juifs.

4° Enfin, le commentaire de Globke étendait l'application des lois de Nuremberg au mariage mixte conclu à l'étranger, extension absolument arbitraire car cette application n'était pas prévue par la loi.

C'est ainsi que le tribunal correctionnel de Berlin condamne un accusé à deux ans de travaux forcés pour avoir épousé en 1936 à Leningrad une femme de « race juive ».

Dans les motifs, les magistrats invoquent expressément l'avis de Globke, exprimé dans son commentaire.

Co-auteur des lois de Nuremberg, com-

mentateur officiel de celles-ci, Globke se révèle également administrateur zélé de la machinerie hitlérienne.

GLOBKE, POURVOYEUR DES FOURS CREMATOIRES

C'est Globke qui a inventé, codifié et surveillé l'obligation pour les juifs de faire apposer la lettre J sur leurs passeports et cartes d'identité (ordonnance du 5 octobre 1938).

C'est Globke qui a inventé, codifié et surveillé l'obligation pour les juifs de porter un deuxième prénom (Israël pour les hommes, Sarah pour les femmes) (ordonnance du 17 août 1938).

C'est Globke qui a rédigé les textes étendant à la Tchécoslovaquie les lois de Nuremberg (ordonnance du 27 décembre 1939).

C'est lui encore qui reçoit une procuration officielle d'Adolphe Hitler pour négocier avec le gouvernement lithuanien les questions de nationalité consécutives à l'annexion du territoire de Memel (29 septembre 1938).

C'est Globke qui est chargé de négocier avec le gouvernement suisse, le contrôle des juifs allemands désireux de fuir l'enfer hitlérien.

Peut-on croire un seul instant que les plus hautes autorités allemandes, y compris Hitler lui-même, aient confié la représentation officielle du 3^e Reich à un fonctionnaire jouant un double jeu ?

La vérité, c'est que Globke jouissait de la confiance absolue des maîtres du régime nazi, puisqu'il leur avait donné toutes les preuves possibles de son entier dévouement.

Ce dévouement a trouvé sa récompense.

C'est Hitler personnellement qui signe la promotion de Globke aux fonctions de Conseiller supérieur du gouvernement.

Globke est dispensé du service militaire en raison de l'importance des fonctions qu'il exerce.

C'est Hitler personnellement qui confère à Globke la Médaille de la Fidélité. Et c'est le même Globke qui, à l'heure actuelle, joue l'éminence grise d'Adenauer.

C'est entre les mains de cet homme que passent tous les projets de loi, toutes les demandes d'audience et toute la correspondance officielle du Chancelier.

Ces faits se passent de commentaires.

M. IMERGLIK.

Une brochure de l'U.N.E.S.C.O. :

LES JUIFS NE SONT PAS UNE RACE

DOUZE millions d'êtres en 1958, 4 millions et demi en l'an 70 de notre — chiffres « mondiaux »... Depuis Abraham jusqu'à l'Etat d'Israël, des persécutions assyriennes à Dachau, en passant par l'expulsion d'Espagne en 1492, tout au long de la Diaspora, l'histoire a modelé les Juifs, et souligné l'étonnante cohésion de leurs communautés.

Retraçant à grands traits cette histoire tourmentée, un tout récent opuscule d'un savant américain (1) étudie les sources de cette permanence :

La répression, par exemple (et sa conséquence : une solidarité renforcée) ; l'absence d'une religion à hiérarchie centralisée (l'effondrement d'une communauté juive par suite d'une invasion n'entraînant point celle des autres) ; la dispersion géographique et sociale des Juifs (maltraités dans l'Espagne des Visigoths, ils connaissaient un sort meilleur sous d'autres cieux) ; la religion aussi, bien sûr, les liens des traditions judaïques — et ici les références bibliques ne manquent point.

H.-L. Shapiro montre ainsi que l'archéologie corrobore le Livre des Rois, et que les invasions assyriennes, et les déportations ultérieures, n'ont pu que peser sur l'évolution biologique des Juifs.

De ce point de vue, son enquête remonte fort avant dans le temps (peuplades néolithiques de Jéricho, etc.) comme dans l'espace. Loin d'isoler les premiers Israélites, d'en faire une entité « à part », il les replace dans le monde contemporain, montre en eux une tribu nomade parmi d'autres, qui devait trouver un foyer dans la Terre de Chanaan.

Formaient-ils, comme on le croit trop souvent, « une race distincte » (p. 62) ? L'auteur montre qu'il n'en est rien, et qu'ils avaient absorbé des éléments tribaux ou ethniques d'origines très diverses — Chananéens, Philistins, etc. Il critique, au passage, le concept de race, distingue l'emploi du mot au sens littéraire — par un Churchill, par exemple, évoquant la « race anglaise » — de son emploi au sens biologique, et rappelle que les « races pures » (p. 66) n'existent pas.

Les variations de caractères biologiques et physiques au sein des diverses communautés juives, ou d'une même population, font de toute classification raciale « une contradiction dans les termes » (p. 72). Ce que mettent en relief sept tableaux comparatifs, à l'aide de mesures et de pourcentages très précis, concernant notamment les groupes sanguins, le facteur rhésus, les dimensions crâniennes, la couleur des cheveux, la forme du nez (ce trait so-disait typique est étudié avec un soin particulier — c'est ainsi que les proportions diffèrent considérablement si l'on passe des Juifs syriens au groupe juif Mzab établi à Ghardaïa dans le Sahara).

Nous découvrons de même que, nés et élevés aux Etats-Unis, les enfants des immigrants juifs sont généralement plus grands que leurs parents.

Chiffres et faits, donc, débouchent sur un présent tout proche. Cela seul suffirait à leur ôter de leur sécheresse. Mais, sous l'objectivité du savant, transparait l'évocation de la geste juive, son poids de songe et d'espoir. L'utilité du livre (2) ne nuit nullement à son intérêt humain.

Jean RECHT.

(1) « The Jewish People — A Biological History », par Harry L. Shapiro — publié par l'UNESCO sous une jaquette de couleur des plus attrayantes, dans la collection multilingue « La question raciale devant la science moderne ». Signations dans cette collection, « Race et Civilisation » de Michel Leiris, actuellement épuisé et qu'il y aurait grand intérêt, selon nous, à rééditer.

(2) Une bibliographie anglaise, française et allemande ouvre au lecteur de nouveaux horizons.

Que précautions soient prises !

(Suite de la page 1)

Revenons en 1944. Le 5 juin était le jour fixé pour le débarquement en Normandie. Une immense armada transportant 5 divisions avait appareillé et se trouvait dans la Manche. Le temps devenait si mauvais que le commandement décidait de retarder l'opération. Le 6 juin à l'aube, le débarquement commençait. La division « das Reich » était stationnée dans la région de Montauban. Ordre lui fut donné de rejoindre sans délai le front de Normandie.

En date du 16 mai 1944, le gouvernement provisoire de la France avait envoyé une directive au sujet des opérations des Forces de l'Intérieur dites « plan Caïman » :

« Divers plans fixent déjà les actions de sabotage à exécuter sur l'ensemble du territoire au cours de la bataille de France. »

« Mais indépendamment de ces destructions, les Forces de l'Intérieur devront dès le débarquement des Alliés intervenir directement dans la bataille. »

C'est bien ce que firent les F.F.I., les F.T.P., les maquisards, du centre de la France, comme les autres à travers tout le territoire.

Le général de Gaulle en donne témoignage dans ses Mémoires :

« La nouvelle du débarquement donne aux maquisards le signal d'une action généralisée. Je l'ai prescrite à l'avance en notifiant, le 16 mai, aux Forces de l'Intérieur, sous forme d'un plan dit « Caïman » les buts qu'elles doivent s'efforcer d'atteindre. »

C'est toujours dans le Tome II des Mémoires de Charles de Gaulle que l'on peut lire : « La deuxième Panzer SS dite « Das Reich » partie de Montauban le 6 juin et qui ne peut utiliser les voies ferrées toutes hors d'usage, voit ses éléments arrêtés dans le Tarn, le Lot, la Corrèze, la Haute-Vienne ; le 18 juin elle arrive à Alençon épuisée et décimée ». Et plus loin, Charles de Gaulle écrit : « Ils réagissent par le massacre et l'incendie, comme à Oradour-sur-Glane, à Tulle, à Asq, etc. ».

Par le massacre, par l'incendie, Lammerding ne fait pas la guerre aux F.F.I., « Das Reich » ne commet que crimes sur crimes. Sur sa route, fusillés, déportés ne se comptent plus. Les rues de la petite ville de Tulle voient un matin 99 corps pendus aux balcons et aux réverbères. L'église d'Oradour est un immense bûcher où sont brûlés vifs bébés, femmes et vieillards. Le bourg tout entier est incendié. La population décimée.

La guerre terminée, on cherche Lammerding. On ne le trouve pas.

En 1951 le Tribunal militaire de Bordeaux le condamne à mort par contumace. Les années passent. Avec persévérance, la Résistance recherche Lammerding.

Septembre 1959 : à Hameln, en Basse-Saxe se tient un grand rassemblement de 8 à 10.000 anciens S.S. Qui donc figure parmi les organisateurs ? Qui, loin de se repentir donne une conférence de presse ? Lammerding.

COMME le disait à Londres le 23

octobre 1941 Charles de Gaulle : « Nous savions bien que l'Allemand est l'Allemand. Nous ne doutions pas de sa haine ni de sa férocité ». Et Charles de Gaulle disait aussi le 25 novembre 1941 : « L'éternel appétit de domination du peuple allemand a été, cette fois encore, la raison de la catastrophe. Dès lors, en appliquant à ce peuple avec constance et fermeté un régime de belle et bonne garantie, quant à ses frontières et quant à ses armements, la question serait tranchée au fond. Il n'est, de fait, que trop évident, que depuis un siècle l'incendie en Europe est toujours parti du pays dont on a pu dire que la guerre était son industrie et l'on ne saurait, semble-t-il contester qu'une pareille nation mérite que des précautions efficaces soient prises à son égard. »

Avec persévérance, nous demandons que des mesures efficaces soient prises à son égard, que justice soit rendue. On nous l'avait promis !

René CERF-FERRIERE.

Riche moisson de films antiracistes

pour la saison 1960-1961

En décernant à Jules Isaac le Prix de la Fraternité pour 1959, le Jury attirait l'attention du public sur diverses œuvres, notamment sur « ROMÉO, JULIETTE ET LES TENEBRES », livre de Jan Otchenachek, traduit du tchèque par François Kerel.

Ce livre magnifique a trouvé son prolongement dans un film de Jiri Weiss, qui vient d'obtenir la « Concha d'or » au Festival de San Sébastian.

Nous nous félicitons de ce succès. Et nous sommes heureux de voir apparaître, pour la saison 1960-61, une véritable « vague » antiraciste dans le cinéma. Citons aujourd'hui : « PITCHIPOI », de Marcel Blistène ; « LA PYRAMIDE HUMAINE », de Jean Rouch ; « DEMAIN A NANGUILA », de Joris Ivens. Et nous savons que d'autres viendront.

C'est sans doute un signe des temps que les artistes, dans tous les domaines, soient amenés à poser le problème du racisme, à exalter la fraternité humaine. C'est en tout cas, en ce qui concerne le cinéma français, un indice réjouissant de vitalité.

Nous saluons avec émotion toutes ces œuvres. Et nous remercions leurs réalisateurs, leurs interprètes, qui ont bien voulu nous faire part de leurs points de vue.

Jiri Weiss : "Roméo, Juliette et les Ténèbres" doit émouvoir et donner à penser

Il parle de Daniela Smutna, sa femme, comme un collectionneur tourmenté pourrait le faire d'un bijou : avec bonheur, avec fierté et avec de certaines appréhensions qui pourraient bien être l'une des formes de la peur.

Daniela est la vedette féminine du film *Roméo, Juliette et les Ténèbres*, qui vient d'obtenir la « concha d'or », soit le Grand Prix du Festival de Saint-Sébastien et, depuis, le Prix du Festival de Poretta-Terme, décerné par les plus grands réalisateurs scénaristes italiens.

Jiri Weiss ne cache pas qu'il lui fut délicat de travailler avec sa femme. Tout bonnement parce qu'elle « était » sa femme et que cette situation posait pour les conjoints des problèmes si communs qu'ils devenaient pesants à force de banalité. L'inquiétude naquit donc très naturellement, la tension monta et cela suffit à tous — metteur en scène, techniciens, interprètes — pour faire d'une belle œuvre, un authentique chef-d'œuvre.

— Très difficile, cette première expérience, insiste Weiss. Mais je ne regrette rien.

L'HOMME AU COMPLET GRIS

Il le portait avec désinvolture et quelques faux plis. Sa cravate d'un noir éteint, rayée de vert fade, et qui tombait avec mauvaise grâce sur une chemise couleur de tabac chiqué ne provoquait en lui aucune gêne. Il savait sans doute qu'un bouton manquait à cette chemise mais cela, non plus, ne le déroutait pas. Au contraire, il évoluait sympathiquement impertinent dans un décor de luxe de l'avenue Mati-

gnon. Il était volubile, sautait du coq à l'âne, approuvait, désapprouvait, prouva, s'emportait, s'enflammait, s'exclamait, émaillait son monologue de phrases tchèques, s'en excusait, traquait une « nuance » qui se dérobait, rageait, se comportait comme quand on mange un citron sans sucre, rejetait l'obstacle, souriait enfin et ses mains d'homme de peine modelaient ce qu'il n'avait su dire.

A SAUTE-MOUTON SUR LA ROUTE DU SUCCES

A l'âge de 16 ans, Jiri Weiss a déjà des idées précises sur ce que doit être son destin, mais son père, qui est photographe itinérant veut que son fils soit avocat. Docile, ce dernier fréquente dans ce but l'Université. Mais deux années plus tard, il brise ses bonnes résolutions et vit sans contrainte l'existence dont il rêve depuis toujours.

En 1934, il présente, à Venise, un film : *Samedi-Dimanche*, court métrage remarqué, acheté par Kodak, qui offre en outre au jeune réalisateur 600 mètres de pellicules.

Après sept documentaires, dont un sur le vol à voile, *Chanson d'une terre triste* obtient en 1937 le Grand Prix d'Etat Tchécoslovaque.

L'année suivante, à Paris, Weiss loge — ... pour 400 francs par mois ! — dans un hôtel douteux, rue des Ecoles. Il rencontre Allegret, Renoir, Becker.

Après un bref séjour en Angleterre, en février 1939, à Prague, il observe malgré lui l'invasion allemande.

Il retrouve l'Angleterre, où il ne peut se faire délivrer un permis de travail. Mais les plus noirs cauchemars ont une

fin, et Weiss l'exilé volontaire engagé volontaire reconquit son pays avec l'Armée Libératrice Tchécoslovaque.

Chose faite, il se remet au travail et produit à une cadence rapide :

La Frontière volée. — Toile de fond, Munich en 1938. Sujet : une famille « mix-



Lauréat de San Sébastian...

te ». Le père est allemand, la mère tchèque. La tragédie naît, suinte, se ramasse, explose, fait flaque. *Le Pont*, ou l'histoire d'un ouvrage d'art vétuste qui tue. Les notables décident de l'abattre à son tour et de jeter un pont neuf sur la rivière. Mais quelles demeures devront être détruites pour réaliser le projet ? Personne n'avait songé à cela. Les conflits naissent. Et tout va de mal en pis.

Le dernier coup de fusil ; Mon ami le Tzigane ; L'enjeu de la vie ; Piège à loup (primé à Venise) ; etc.

UN THEME QUI VA DROIT AU CŒUR

— A Saint-Sébastien, ce fut un formidable succès ! Au départ, pourtant, j'étais gêné. L'Espagne est un pays extrêmement policé ! Que de questions ne m'a-t-on pas posées ?... Pourquoi prenez-vous un taxi ?... Où allez-vous ?... J'éprouvais un copieux sentiment de défaite. Mes moindres illusions étaient battues en brèche par ces émouvantes attitudes espagnoles. Et puis arriva le Grand Jour, que je m'apprêtais à marquer d'une pierre noire. Le jury était composé d'Anglais, d'Américains, d'Espagnols. Cela se présentait très mal. J'étais vraiment persuadé d'être en territoire ennemi. Et la bombe éclata ! Roméo, Juliette et les Ténèbres... couronné ! Le moment était à la joie. Une dizaine d'ecclésiastiques me congratulèrent, des Sud-Américains, je crois. On pleura beaucoup.

A propos du récit (*Les Editeurs Français Réunis*, traduction de François Kerel) de Jan Otchenachek, qui joua son rôle de scénariste et au-delà dans la réalisation du film, Lucien Guissard écrivait récemment dans *La Croix* :

« On ne s'inquiète pas beaucoup, à vrai dire, de saisir si ce livre respecte le réalisme socialiste. Pour le simple motif que le thème va droit au cœur de tout homme moralement constitué. »

— Quant au film, dit Jiri Weiss, il émeut. Il vous fait penser « pourquoi » il a été réalisé... Le cinéma doit être poésique... La télévision est une maladie, le bon cinéma en est l'antibiotique. Souvent, on m'accable de l'expression « Nouvelle Vague » : qu'en pensez-vous ? êtes-vous « pour » ? êtes-vous « contre » ?... La Nouvelle Vague n'a pourtant rien de « nouveau ». L'actuelle Nouvelle Vague soigne la Forme au détriment de la Recherche. Bref, l'Aspect mange le Contenu. On pourrait illustrer cette tendance par une histoire d'Europe Centrale... Un original dit à son jardinier : « De cet arbre, faites-moi une sphère... Le jardinier coupe, coupe encore, et réussit. Et l'original de s'étonner : « Je vois la boule, mais où est l'arbre ? »... Au fond, nous avons tous toujours été « Nouvelle Vague » : les Clair, les Renoir, les Duvivier, les Carné. Il suffit de se rappeler Pépé le Moko, Poil de Carotte, La Grande Illusion, Quai des Brumes, A nous la Liberté, Le Chapeau de paille d'Italie... Comment je « vois » Paris, dites-vous ?... Paris m'étonne, m'irrite, me dérouté, me console. C'est un Phénix qui renaît interminablement de ses cendres... Paris me comble.

Christian CHERY.

Sidibé Moussa : "DEMAIN A NANGUILA" montrera la vie réelle dans le Mali d'aujourd'hui

SOURIANT, détendu, Sidibé Moussa respire la santé, le bonheur — un bonheur où se mêle une sorte d'étonnement amusé. On le comprend. Il a vécu une étrange et merveilleuse aventure. Modeste fonctionnaire soudanais, il recueillait, de village en village,

type très bien.

Le visage de Sidibé Moussa s'illumine tout entier d'un sourire radieux.

Avant, il avait vu des films de cow-boys, ou de gangsters, ou encore « des films instructifs ». Mais celui-là c'est différent :

une école qui n'existait pas a été construite... Alors il décide de vivre au village, mais retourne d'abord à l'institut agricole pour se perfectionner...

— Et vous êtes ce jeune homme ?

— Oui.

— Est-ce qu'il vous a été difficile de jouer ce rôle ?

— Pas tellement. Je n'ai pas été gêné...

— A quelle époque se passe l'histoire ?

— Au moment de l'indépendance.

Sidibé Moussa, toujours souriant, souligne combien cette histoire correspond à la réalité. De nombreux jeunes gens vont à la ville pendant la saison des pluies, pour ramener un peu d'argent à leur famille. Ils reviennent travailler au village à la saison sèche. Quant aux écoles, c'est vrai, il y en avait peu, et on en construit beaucoup maintenant.

— Avez-vous vu projeter quelques passages du film ?

— Oui. On ne peut pas juger évidemment, mais je crois que ce sera bien...

— Etes-vous content de l'avoir fait ?

— Oui, parce qu'il s'agit du premier film du Mali. Je suis content de travailler pour mon pays, d'aider à faire connaître la vérité sur notre peuple.

Sans se départir de son sourire, il devient un peu songeur quand on parle de Paris.

— C'est une belle ville. Mais je ne m'y sens pas à l'aise. On m'a partout bien accueilli, et il n'y a pas de différence entre blancs et noirs comme chez nous. Mais à Paris, je ne connais personne. En général, il n'y a pas de contacts entre les gens...

Dans quelques jours, il repart pour l'Afrique. Son rêve ? Faire du cinéma. Mais de l'autre côté de la caméra, comme assistant. Il en parle avec passion. Optimiste, il est sûr que l'avenir lui sourira comme il sourit au présent. Il a 23 ans, et son pays vient de naître.



Voici, pendant le tournage du film, Sidibé Moussa, avec le metteur en scène Joris IVENS.

des informations démographiques dans la haute vallée du Niger. Or, un jour, à Bankaimana, il fut présenté à un cinéaste en quête d'un acteur. Brusquement, il se trouva plongé dans un monde nouveau. Ce monde où, sous l'œil scrutateur des caméras, les gestes, les problèmes de tous les jours s'ennoblissent de l'étude dont ils sont l'objet, ayant de se cristalliser en images définitives. Quelle exaltante expérience ! Et maintenant, le voilà à Paris, promeneur curieux, accueilli partout avec une curiosité sympathique. Bientôt d'innombrables spectateurs connaîtront son visage, le verront vivre sur les écrans...

Car « Demain à Nanguila », justement, est un film qui entre de plain-pied dans la vie. S'il raconte une histoire, c'est une histoire vraie, se plaçant dans un contexte authentique, qu'elle a pour mission de faire mieux comprendre. Il ne pouvait en être autrement, le metteur en scène étant Joris Ivens, auteur de tant de documentaires célèbres, profondément humains, comme « Le Chant des Fleuves », « Borinage », « La Seine a rencontré Paris », et qui, cette fois-ci, est parti d'un scénario écrit par Catherine Varlin.

— Joris Ivens ? Il est devenu mon ami. C'est un bon metteur en scène, un

— C'est la vie de chez nous, prise sur le vif. C'est un jeune qui a quitté son village et qui vient à Bamako pour gagner un peu d'argent. Là, son gagne-pain consiste à acheter des billets de cinéma pour les revendre. Mais il a un accident. On le conduit à l'hôpital, puis dans une maison d'éducation agricole. Son frère vient le chercher, et le ramène au village. Là, il voit que tout a évolué, des travaux nombreux sont en cours,

Un numéro spécial du "Courrier de l'U.N.E.S.C.O."

« Le Courrier de l'UNESCO » vient de publier un passionnant numéro consacré au racisme, contenant de nombreuses photos et des articles, notamment de MM. Cyril Bibby, Alfred Metraux, Léon Poliakov, de Mme France-Marie Jahoda.

De l'éditorial, nous extrayons ce passage significatif :

« Aujourd'hui, les excès du racisme sont condamnés, mais l'optique et les attitudes qui les rendent possibles subsistent... »

« Si le racisme doit être éliminé comme « idée-force » de notre temps, il nous faut connaître le terrain sur lequel il se développe. Il est d'ores et déjà certain que c'est sur les bancs de l'école et dans le milieu familial que toute action prophylactique se révélerait le plus efficace. Il ne s'agit pas d'avoir recours aux armes d'une propagande quelconque — si bien intentionnée soit-elle — mais de mettre à la disposition du public, et surtout des maîtres, des faits établis par la recherche scientifique moderne. Ni l'anthropologie, ni la biologie — ni aucune autre science — n'ont apporté l'ombre d'une justification aux dogmes racistes qui reposent sur des principes scientifiques périmés et discrédités ou des éléments irrationnels — ou les deux. Puisqu'il en est ainsi, notre devoir est de le faire savoir. »

Marcel BLISTÈNE : " PITCHIPOÏ " vient à son heure

PITCHIPOÏ ? Aucune ville, aucun lieu ne porte ce nom étrange. Pourtant, inventé par on ne sait qui, des milliers de gens l'ont prononcé pour désigner le terme d'un voyage — un voyage dont ils ignoraient tout. Pour les détenus de Drancy, sous l'occupation, être embarqué dans les wagons plombés, c'était partir à Pitchipoï. Peut-être ces trois syllabes cocasses les aidaient-elles, dans leur détresse, à supporter plus crânement l'angoisse quotidienne, à conjurer l'appréhension des grands départs vers l'inconnu.

Car Pitchipoï, c'était les camps de la mort.

Or voici que ce mot, dont seuls quelques initiés se souviennent (on revenait rarement de Pitchipoï) va ressurgir du noir passé qu'il symbolise. Le réalisateur Marcel Blistène l'a choisi comme titre de son prochain film, dont le tournage a déjà commencé.

DES GENS COMME LES AUTRES...

Entre deux prises de vues, Marcel Blistène m'a reçu dans le petit jardin de sa villa, à Saint-Cloud, un vieux bon jardin, simple et hospitalier ; et là, dans le silence épais de l'été finissant, nous avons évoqué la légende et le drame de Pitchipoï.

Tout de suite, il apparut que nous parlions le même langage.

— Antiraciste, dit-il, je le suis au plus profond de moi-même. Je suis comme ça. C'est une conviction intime. Je trouve le racisme tellement inepte... L'occupation m'a fait prendre conscience de mes origines ; mais, pour moi, il n'y a pas de race juive : le judaïsme est une religion, voilà tout. Être croyant ou pas, c'est l'affaire de chacun. Quand un catholique est moche avec moi, je ne dis pas que tous les catholiques sont des salauds. De telles généralisations sont inadmissibles. Et j'ai voulu justement prouver, dans mon film, que les juifs sont des gens comme les autres, avec les mêmes problèmes, des défauts et des qualités, les mêmes frayeurs, le même courage aussi. Ni plus, ni moins.

Il parle avec netteté, sans passion et sans efforts. Avec le souci visible, pourtant, de cerner l'idée juste, en écartant tout ce qui serait schématisé ou irrationnel. Il veut moins convaincre que dire vrai, être équitable : et c'est la vérité qui convaincra. Sous les cheveux gris, coupés courts, son regard bleu scrute les problèmes avec une acuité juvénile, tempérée d'humaine tendresse.

Et je me prends à établir un parallèle, une concordance entre le langage parlé et ce qu'on appelle « l'écriture cinématographique », découvrant que l'un et l'autre relèvent, pour un réalisateur donné, du même style. Ce que me confirme d'ailleurs l'analyse de « Pitchipoï » :

— J'ai voulu montrer le camp de Drancy tel qu'il était, poursuit Marcel Blistène. Il ne s'agit évidemment pas d'un documentaire mais d'un témoignage. Je ne romances pas, je n'enjolive pas. J'ai dit à l'opérateur de ne pas faire des images trop bien léchées, mais de donner l'impression du vrai, d'un reportage pris sur le vif.

... Quant à l'antiracisme, il s'impose de lui-même. Je ne fais pas une œuvre à thèse, tout au plus un plaidoyer, ou mieux encore une démonstration. Sachez que le mot « juif » n'est prononcé qu'une

seule fois dans le film. Je veux faire la preuve que de telles distinctions entre les hommes sont absurdes autant que cruelles. Je montre des juifs qui n'ont aucun signe distinctif, à part l'étoile jaune. Les détenus dont je raconte l'histoire sont d'origines diverses, appartiennent à des métiers et à des milieux divers... En fait, les acteurs qui les représentent — et qui leur ressemblent parfois trait pour trait — sont aussi de toutes origines, et j'ignore lesquels sont juifs, s'il y en a.

C'est cela, je crois, que les gens doivent savoir. Car beaucoup, même s'ils ne sont pas des primaires, professent les préjugés les plus incroyables, dans ce domaine.

RACONTER UNE HISTOIRE...

Le scénario ? Il relate une aventure authentique.

À l'automne 1943, quatorze détenus de Drancy décident de creuser un souterrain pour s'évader. Après des semaines d'efforts, ayant parcouru une longueur de 40 mètres, ils touchent au but. Plus qu'une quarantaine de centimètres, et ce sera la liberté. C'est le 10 novembre. Et les détenus se disent qu'il serait plus piquant de partir le 11 novembre, au nez et à la barbe des Allemands.

Ils remettent donc leur évasion au lendemain.



Marcel Blistène (au centre) pendant le tournage d'une scène de « Pitchipoï », à Drancy.

Cette sentimentalité leur est fatale. Dénoncés, ils sont mis au cachot, torturés, obligés à reboucher eux-mêmes le tunnel, et embarqués dans le convoi suivant : Pitchipoï...

Mais ils sont irréductibles. Dans le wagon qui les emmène, ils parviennent à briser les barreaux d'une lucarne et sautent du train en marche, après Bar-le-Duc. L'un d'eux est broyé par le train, qui roulait à 60 km. à l'heure ; un autre est repris et déporté ; mais les douze autres s'échappent.

— C'est par hasard, dit Marcel Blistène, que j'ai rencontré chez des amis l'un des rescapés, Jacques Boris. Il m'a remis des notes qu'il avait prises. Il m'a présenté tous ses camarades d'évasion. Le sujet m'a intéressé, non seulement sur le plan dramatique, mais parce qu'il

permettait d'aborder ce problème du racisme, qui me tient tant à cœur. Et c'est ainsi que j'en ai écrit le scénario et les dialogues, en accord avec lui.

Il s'arrête un instant et ajoute :

— Ne croyez surtout pas que je fais un film de propagande. Autour de l'intrigue centrale, je montre la vie du camp sous tous ses aspects : les difficultés quotidiennes, les rencontres, les heurts, les joies et les peines, l'amour.

Notre métier, c'est de raconter une histoire, et j'ai tout fait pour que celle-ci soit attachante, et humaine.

UNE ATMOSPHERE PARTICULIERE

Il tient à préciser encore, par des exemples concrets, l'état d'esprit qui l'anime : ce souci de dire vrai, de faire voir juste avec les images comme avec les mots.

— N'ayant pas connu Drancy, j'ai

Voici les acteurs : Etienne Aubray qui tient le rôle principal ; Francis Aubert, qui s'est cassé la jambe pendant le tournage, ce qui a entraîné une petite modification du scénario ; les vedettes féminines : Malva Ribowska et Françoise Favier.

— Ce n'est pas un film comme les autres, dit Marcel Blistène, ému. Les comédiens se plient de bonne grâce à toutes les exigences du tournage, même les plus pénibles. Ils font preuve d'un dévouement, d'une conscience extraordinaire.

De même, les figurants. Ils ne forment pas une vague toile de fond. Je vois chacun s'identifier, personnellement avec le drame qu'ils jouent. Ils savent qu'ils représentent des êtres qui, pour la plupart, ne sont pas revenus.

Même entre les séances de tournage, il règne une atmosphère particulière : rien n'est fait, rien n'est dit qui puisse détonner.

Et puis, nous tournons les extérieurs sur les lieux mêmes du camp. Autour de nous, il y a des gens qui ont vu, qui se souviennent. Quand nous avons réalisé la scène de l'arrivée des détenus, débarqués des camions puis parqués derrière les barbelés, beaucoup de personnes pleuraient dans la foule qui s'était rassemblée pour nous regarder : c'était bouleversant.

EVEILLER LES CONSCIENCES

Je constate :

— Ce film vient à son heure...

— Oui. J'ai commencé à le préparer en janvier. C'était, comme par hasard, la vague de croix gammées...

J'ai cru, à la fin de la guerre, que l'antisémitisme était mort, et l'Allemagne à jamais déshonorée. Il y a quinze ans, un tel film aurait sans doute été inutile. Mais aujourd'hui, c'est une nécessité. On oublie vite. Et il est bon d'éveiller les esprits qui s'endorment, ou se plongent dans une léthargie... volontaire.

Pour moi, c'était une question de conscience : il me fallait dire ce que je pensais.

D'une façon plus générale, je souhaite me consacrer à des films de caractère social. Je ne renie certes rien de ce que j'ai produit, mais il se trouve que mes préoccupations ont évolué. Et j'ai besoin de croire à ce que je fais.

Si, avec « Pitchipoï » je permets, ne serait-ce qu'à dix personnes, de corriger leurs erreurs, alors, j'aurai la certitude de n'avoir pas travaillé pour rien.

Et il conclut en souriant :

— On dit que le film préféré d'un réalisateur c'est toujours le dernier qu'il a fait. Mais si je préfère « Pitchipoï », je crois que ce n'est pas seulement parce qu'il est le dernier...

A. L.

« La Pyramide Humaine »

(SUITE DE LA PAGE 12)

Jean Rouch. — Même maintenant c'est très difficile, parce qu'il y a une surcharge sur les salaires, et que les gens viennent en Afrique pour « faire de l'argent » !

Dans ces conditions, il ne les intéresse absolument pas de connaître les Africains, c'est leur demander un effort, c'est aller contre leurs habitudes, c'est entrer dans un monde différent du leur, et ils ne font aucun effort. Je pense que cette génération de Français qui sont actuellement en Afrique, dans 90 % des cas — il ne faut pas condamner tout le monde — sont perdus pour l'Afrique, et c'est tant mieux pour elle.

D.L. — Sans doute la situation ne sera-t-elle changée que lorsque les gens, au point de vue économique, seront sur un pied d'égalité...

Jean Rouch. — Je suis tout à fait de votre avis, supprimez les avantages des Français, supprimez la « solde coloniale » et dès lors on aura fait un pas en avant, il n'y aura pas cette espèce de barrière qui existe et qui fait que ce ne sont pas des mêmes Européens que l'on rencontre ici et en Afrique. C'est un des points essentiels.

D.L. — Au total, ce film sera malgré tout très utile...

Jean Rouch. — Notre petite fierté, c'est d'avoir réuni des gens que les préjugés séparaient, et qu'ils sont devenus des amis dans la mesure où il y avait entre eux des affinités particulières. Maintenant ils ont des relations normales, sans aucune réserve fondée sur la couleur de leur peau. C'est un exemple qui compte. Sur-tout pour la jeunesse.

D.L. — Vous pensez donc que c'est une bonne chose que d'avoir fait « La Pyramide humaine » ?

Tous. — Ah, oui !

Jean Rouch. — De toute façon, c'était une expérience très passionnante. Et qui n'est pas finie.

Le Service - Librairie de « DROIT ET LIBERTÉ »

Jules ISAAC (Prix de la Fraternité 1959)

Jésus et Israël	16,50 NF
Genèse de l'antisémitisme	8,90 NF
Expériences de ma vie	14,50 NF
L'antisémitisme a-t-il des racines chrétiennes? ..	4,50 NF

Jacques LANZMANN

Les Passagers du Sidi-Brahim	6 NF
------------------------------------	------

Jean OTCHENATCHEK :

Roméo, Juliette et les ténèbres (traduit du tchèque par François Kerel)	6 NF
---	------

Dora TEITELBOIM :

Ballade de Little Rock (traduit du Yiddish, par Charles Dobszinski)	9 NF
Edition numérotée	30 NF

Elsa TRIOLET (Prix de la Fraternité 1957) :

Le Rendez-vous des Etrangers	9,50 NF
------------------------------------	---------

Andrée CLAIR :

Le Fabuleux Empire du Mali (pour enfants)	5 NF
---	------

Bernardi DADIE :

Un nègre à Paris	7 NF
------------------------	------

Alain GHEERBRANDT :

Congo noir et blanc	6 NF
---------------------------	------

Ces œuvres antiracistes seront envoyées sur demande, sans frais. Prière d'effectuer les paiements à la commande par mandat-poste ou chèque bancaire au M.R.A.P., 15, faubourg Montmartre, Paris-9^e ou par chèque postal, à « Droit et Liberté », même adresse (CCP 6070-98 Paris).

beaucoup travaillé, consulté des quantités de documents pour reconstituer le camp. De nombreux rescapés sont d'ailleurs venus, spontanément, m'apporter des détails. Parfois, des observations ou des circonstances fortuites m'ont aidé à étayer ma démonstration...

Tenez, il y a dans le film une séquence où je montre le Grand Pardon. J'avais prévu d'y faire participer la totalité du groupe des quatorze. Or, ils m'ont dit : « Nous n'y sommes pas tous allés. Certains, parmi nous, ne sont pas croyants, ou sont même opposés à la religion »... J'ai modifié la séquence dans ce sens, et l'un des personnages déclare que « cette cérémonie ne l'intéresse pas ».

Autre exemple. Quand j'ai recherché des enfants comme figurants, il s'en est présenté un noir. On m'a dit : « Il ne faut pas le prendre, ce n'est pas vraisemblable ». Or c'est vraisemblable justement. Il y a des juifs noirs, comme il y en a des jaunes, ou des bistrés, et c'est bien la preuve que les juifs ne sont pas une race. Alors, j'ai mis l'étoile jaune aussi à l'enfant noir...

Nous quittons le jardin et son silence lourd, ses bancs de bois, la végétation abondante et sombre d'un été sans soleil. A l'intérieur, Marcel Blistène me montre, dans un gros cahier, le découpage du film, le puzzle des séquences fragmentées pour le tournage et qui, ensuite, se lieront, s'ordonneront en un tout harmonieux.

Voici les photos déjà prises : images sobres et denses, propres à témoigner des intentions du réalisateur, qui ne sont pas d'étonner par des angles de vision insolites ou de jouer avec les nerfs des spectateurs, mais de montrer, de démontrer, de faire appel au bon sens et de toucher le cœur.

De retour du Congrès de Cosmétique Esthétique d'Amsterdam, j'adresse mes meilleurs vœux à mes chères amies et clientes

FELLA.

Toujours à la même adresse, on peut me téléphoner à ORN. 67-06 (les vendredis après-midi, jeudis et samedis).

Pour le succès du Gala

Le Gala du M.R.A.P. c'est, traditionnellement, une belle soirée artistique. Mais c'est aussi une grande manifestation antiraciste, et tous nos amis ont,

chaque année, la tâche de se mobiliser pour en assurer le succès.

Le succès, cela signifie d'abord remplir la salle, c'est-à-dire que chacun peut, à cette occasion, aider le M.R.A.P., non seulement en prenant lui-même des billets pour sa famille, mais en en plaçant autour de lui. Chaque billet vendu, c'est un sympathisant de plus autour de notre Mouvement; c'est aussi une contribution matérielle, si nécessaire à notre action.

Autre ressources du Gala : les annonces publiées dans le programme (qui cette année sera illustré par Jean Effel). Dans ce domaine aussi, chacun peut faire quelque chose : solliciter un annonceur possible, donner quelques adresses de commerçants, d'artisans et d'industriels susceptibles de nous apporter leur soutien sous cette forme. Les premières démarches témoignent de l'intérêt renouvelé que l'on porte au programme de notre gala dans des milieux de plus en plus larges.

Que tous nos amis donc, se mettent à l'ouvrage. Le M.R.A.P. a besoin de toutes les bonnes volontés.

N. B. — Les billets peuvent être retirés au M.R.A.P., 15, faubourg Montmartre, tél. : PRO. 82-78. Un dépôt a été établi à Belleville, à l'épicerie Israël, 5 bis, rue de la Présentation.

Visite à nos amis belges

Charles Palant, secrétaire général du M.R.A.P., et Albert Lévy, rédacteur en chef de « Droit et Liberté », étaient les invités, les 16 et 17 septembre, du « Cercle Culturel et Sportif Juif » de Bruxelles.

Ce jeune et dynamique groupement, dont les activités culturelles et sportives

D'une façon générale, nos deux délégués ont reçu de la part de nos amis belges, un accueil des plus cordiaux. Et, après deux jours d'entretiens, de rencontres, de prises de contact diverses, on peut affirmer que cet intéressant voyage aura des résultats très positifs pour la cause que nous défendons.



Premier contact à la gare du Midi...

sont multiples, a décidé, en effet, de se consacrer également à la lutte contre l'antisémitisme et le racisme, et pour ce faire, de collaborer avec notre Mouvement.

Le samedi 16 au soir, le Cercle avait organisé une soirée dansante dans son beau local du boulevard du Jardin Botanique. Au début, en présence d'une foule nombreuse et sympathique, Charles Palant apporta, en une brève allocution vivement applaudie, les salutations chaleureuses du M.R.A.P.

La délégation du Cercle, dirigée par son président, M. Susskind, et les représentants du M.R.A.P. ont constaté leur communauté de vues concernant les données actuelles de la lutte antiraciste. Ils se sont mis d'accord sur la nécessité d'un échange d'expériences et de concours.

Première réalisation concrète : le Cercle Culturel et Sportif Juif s'est chargé de la diffusion de « Droit et Liberté » en Belgique où, nous n'en doutons pas, il est appelé à rencontrer par ses soins, une audience grandissante.

Signalons d'autre part que Charles Palant a été invité à faire une conférence à Bruxelles, sous l'égide du Cercle, le samedi 5 novembre prochain. D'autres conférenciers amis de notre Mouvement seront appelés par la suite à se rendre également en Belgique.

Le Bureau National du M.R.A.P., à sa réunion du 29 septembre, a approuvé pleinement les décisions prises, qu'il salue avec satisfaction et espoir.



Nous donnons ci-dessous le programme de la prochaine activité du Cercle Culturel et Sportif Juif de Bruxelles :

SAMEDI 8 OCTOBRE, à 20 h. 30 :
Séminaire d'études cinématographiques. Première séance : exposé : **Nécessité d'une culture cinématographique**, par M. BRISMÉE, professeur d'éducation cinématographique.

Projection : **Un condamné à mort s'est échappé**, de Robert Bresson.

MERCREDI 12 OCTOBRE à 20 h. 30 :
Conférence : **Panorama de l'Art israélien**, par M. HADARI, critique d'art, directeur de « Israéliens Bonds » pour Belux.

SAMEDI 22 OCTOBRE à 20 h. 30 :
Grande soirée artistique : humour, chansons, poésie, musique. **Un spectacle de qualité.**

MERCREDI 26 OCTOBRE à 20 h. 30 :
Conférence : **La Cibernetique**, par Paul DANBLON, animateur des émissions scientifiques à la radio et à la T.V.

SAMEDI 5 NOVEMBRE, à 20 h. 30 :
« **Racisme et Antisémitisme** », par M. Charles PALANT, secrétaire général du M.R.A.P., de Paris.

MERCREDI 9 NOVEMBRE à 20 h. 30 :
Conférence : **L'Iconoclaste**, par G. VAN HOUT, animateur des émissions de philosophie et morale laïque et Jean LE PAILLOT, dramaturge.

(Le siège du Cercle est au 51, boulevard du Jardin Botanique, à Bruxelles. Tél. 17-52-00).



Dimanche 6 Novembre

Réunion du Conseil National

Le Conseil National du M.R.A.P., élu le 31 mai, à la Journée Nationale contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix, se réunira le dimanche 6 novembre à Paris, à l'Hôtel Moderne.

Il aura à examiner l'action à développer en fonction des grands problèmes de l'heure : le drame algérien et l'aggravation du racisme qu'il entraîne ; la menace du néo-nazisme, accrue par la remilitarisation intensive de l'Allemagne occidentale ; l'agitation des groupes racistes et antisémites.

Il débatera également des différents aspects de l'activité du M.R.A.P., notamment sur les plans culturel et judiciaire.

Enfin, le Conseil National sera appelé à élire les organismes dirigeants de notre Mouvement : Bureau National, Secrétaire, responsables des Commissions.

Chronique des Comités locaux

A MARSEILLE

Une affiche sur l'affaire Eichmann

Une immense affiche demandant « le châtiement suprême pour le criminel Adolf Eichmann », réalisée par le Comité local du M.R.A.P., a été apposée à Marseille au cours de cet été.

Après avoir souligné l'impunité persistante de nombreux complices d'Eichmann, cette affiche se termine en ces termes :

« Le châtiement d'Adolf Eichmann doit marquer le début d'une action généralisée contre les assassins hitlériens. Il faut que ceux-ci soient mis hors d'état de poursuivre leurs activités criminelles. Il faut qu'ils soient jugés et punis en fonction de leurs horribles forfaits. C'est à ce prix que disparaîtra la menace angoissante de voir renaître le nazisme. »

Cette initiative du M.R.A.P. a eu un grand retentissement à Marseille, et a reçu une approbation chaleureuse dans les milieux les plus divers.

STRASBOURG

Un débat public sur le racisme

Le Forum de Strasbourg, animé par notre ami M. Jean Pfirsch, organise, le mercredi 16 novembre, à 20 h. 30, dans

Le Club Amitié vous invite...

Après une première année riche en activités diverses, c'est avec plaisir que le CLUB AMITIE, le club des jeunes antiracistes vous propose une série de conférences-débats et organise des soirées attractives dans une ambiance amicale et sympathique.

Voici son programme pour les prochaines semaines :

Mercredi 12 octobre : LE PROBLEME NOIR ET LES ELECTIONS AUX ETATS-UNIS. Conférence par le journaliste américain William Gardner SMITH.

Mercredi 19 octobre : « LE RHINOCE-ROS », de IONESCO. Sortie collective au Théâtre de France.

EXCEPTIONNELLEMENT : Mercredi 25 octobre : DEBAT SUR LE « RHINOCE-ROS », avec la participation de J. RUAUD, Secrétaire général du « THEATRE DE FRANCE ».

Mercredi 2 novembre : LE DESARMEMENT GENERAL EST-IL POSSIBLE ? Conférence-débat avec le publiciste Roger MARIA.

Les réunions du CLUB AMITIE ont lieu à 21 heures, au 120, rue Vieille-du-Temple (Métro : Filles du Calvaire).

Renseignements au M.R.A.P. (PRO 82-78).

la grande salle municipale de l'Aubette, un débat sur le thème : **Racisme et dignité humaine.**

Deux orateurs sont prévus : M. Daniel Mayer, président de la Ligue des Droits de l'Homme, et M. Marcel Manville, membre du Bureau National du M.R.A.P.

L'action antiraciste dans les colonies de vacances

Au cours du stage organisé à Versailles pour les moniteurs de ses colonies de vacances, le Comité d'Entreprise de la Régie Renault avait prévu, cette année encore, un exposé sur le racisme, et demandé au M.R.A.P. de désigner un conférencier à cet effet.

Cet exposé a été présenté le 13 juillet par Mme Schram, membre du Bureau du Centre de Liaison des Educateurs contre les Préjugés Raciaux. Il fut suivi d'une intéressante discussion. Les moniteurs se sont engagés à agir systématiquement contre le racisme dans les colonies de vacances.

LE CARNET DE D.L.

MARIAGE

Nous avons le plaisir d'annoncer le mariage de notre amie Hilda KORSEC, dévouée militante du 11^e arrondissement, avec M. Serge POUILLOT. Nous leur exprimons nos félicitations et tous nos vœux de bonheur.

NAISSANCE

Nous avons appris avec joie la naissance de la petite Danièle Martine Louise-Michel, seconde fille de notre dévoué ami HASSOUN, de Strasbourg, membre du Conseil National du M.R.A.P. Que les heureux parents trouvent ici l'expression de nos félicitations et de nos vœux affectueux.

NOS DEUILS

Nous avons appris avec émotion le décès, survenu le 24 juillet, de M. Georges Lévy qui, au nom de la Société des Chaussures André, manifesta à maintes reprises sa sympathie à notre Mouvement. Nous exprimons à Mme Georges Lévy et à ses enfants nos sincères condoléances.

Tous nos amis auront appris, fin juillet, avec beaucoup de peine la mort prématurée de Simone DUBREUILH, à l'âge de 48 ans. Brillante critique cinématographique, unanimement respectée, Simone Dubreuilh nous avait honorés à plusieurs reprises de sa collaboration. Elle participa à divers débats du Club Amitié.

Nous exprimons à sa famille nos sincères condoléances.

ACCIDENT

Notre ami le Dr Leibovici, président du Comité du M.R.A.P. du 12^e arrondissement, a été victime d'un accident d'automobile,

REUNIONS ET CONFERENCES

■ Les jeunes des Auberges de Jeunesse de Paris-Est avaient convié M. Manville à leur faire une conférence sur l'évolution des peuples d'Afrique, le 27 septembre. Son exposé a été suivi d'un débat, montrant l'intérêt des participants pour les problèmes de l'actualité et pour le combat antiraciste. D'autres rencontres de ce genre sont prévues.

■ Charles Palant, secrétaire général du M.R.A.P. a pris la parole au Mémorial du Martyr Juif Inconnu, le dimanche 2 octobre, au cours d'une soirée du Souvenir, organisée par la Société des Amis de Cenestochow.

■ Une soirée d'adieu en l'honneur du départ de M.T. Goldreich, président de l'Union des Sociétés Juives de France, a eu lieu le 4 octobre à l'hôtel Piccadilly. Charles Houtman, membre du Bureau National, a pris la parole au nom du M.R.A.P.

alors qu'il partait en vacances avec sa famille. Lui-même et sa femme ont été gravement blessés, mais nous sommes heureux d'annoncer qu'ils sont en voie de complet rétablissement. Nous leur exprimons tous nos vœux et notre amicale sympathie.



La famille Maier nous prie d'exprimer ses vœux chaleureux de prompt rétablissement au Dr et à Mme Leibovici.

Nos collaborateurs publient...

Notre collaborateur Raph FEIGELSON vient de publier une intéressante plaquette sous le titre : « **Ecrivains juifs de langue française** », aux Editions Grasset.

Cet essai profond et original s'efforce de déceler sur le plan de la culture française, essentiellement dans la période contemporaine, ce qui peut faire apparaître la permanence du « fait juif ».

Il y a là, on s'en doutera, matière à controverses. Mais la polémique parfois nécessaire n'écarte pas Raph Feigelson de la recherche objective, et sont étudiés conduits à des conclusions très nuancées. (L'exemplaire : 5 NF).



Nous sommes heureux d'annoncer également la parution, aux Editions Pierre

Jean Olswald, d'une plaquette de poèmes de notre ami Roger MARIA : « **Des lilas à l'étoile** ».

Une telle œuvre peut étonner de la part d'un publiciste comme Roger Maria, dont nos lecteurs apprécient le mordant lorsqu'il s'attaque aux préjugés racistes.

Pourtant, on découvre, à travers ces pages, une personnalité vibrante, d'une profonde sensibilité, ce qui n'exclut d'ailleurs pas la conscience lucide des réalités. Et l'on sent que chez lui le cœur et la « belle raison » ne saurait être dissociés. (L'exemplaire : 4,50 NF).



Ces deux plaquettes peuvent être commandées à « **Droit et Liberté** ». (C.C.P. 6070-98).

LES ENSEIGNANTS devant le racisme

DONNER une culture humaniste, développer chez les jeunes une curiosité intelligente, dépourvue de tout préjugé à l'égard des autres nations, faciliter l'amitié, la compréhension entre les peuples est une des noblesses de l'enseignement.

Mais la tâche n'est pas simple, le Colloque des Enseignants en a montré la complexité. Comme prélude à cette rentrée 1960, nous pensons que les maîtres pourront trouver matière à réflexion dans les quelques citations que nous donnons ci-dessous, tirées d'une brochure publiée par M. Juan Comas, ethnologue de l'Université de Mexico sous le titre « *L'éducation devant la discrimination raciale* », et que l'auteur vient de nous faire parvenir.

DE PATIENTES DEMONSTRATIONS

Après avoir montré que le préjugé raciste est, comme tous les préjugés un état affectif qui ne peut être détruit par simple raisonnement ni par démonstration s'il n'est pas repoussé et remplacé par un autre état affectif, M. Comas poursuit :

« Il n'est pas nécessaire de surcharger les programmes scolaires avec une matière supplémentaire, « le problème du préjugé racial », et le maître ne doit faire en aucune façon une « leçon » préparée d'avance, ce qui serait inefficace pour combattre des attitudes si profondément enracinées. Il vaut mieux user de nombreuses répétitions, de patientes démonstrations chaque fois que l'occasion s'en présente et quelle que soit la matière traitée en classe. Cependant certains faits sont d'une telle importance que tous les élèves doivent les connaître et les comprendre... Il convient donc de donner des notions simples sur les races et surtout — ce qui est beaucoup plus complexe — de lutter contre la discrimination, en essayant de rendre sensible la notion de l'unité de notre espèce.

« Mais un tel résultat n'est possible que grâce à un long et patient effort d'orientation. Un des facteurs décisifs en est la propre attitude de l'éducateur, explicitement ou implicitement manifestée : une seule expression de préjugé racial, une phrase moqueuse ou méprisante à l'égard d'un indigène, d'un nègre ou d'un juif détruira toutes les affirmations de principe sur l'égalité entre les hommes. »

DES ENFANTS A AIDER

« ... Il ne convient pas, note M. Comas, que le maître désapprouve brutalement un critère raciste. Le seul résultat en serait que l'élève se replie sur lui-même, mais sans qu'il change d'opinion en son for intérieur.

« N'oublions pas que l'enfant imbu de préjugés racistes, a lui aussi besoin d'aide, tout comme l'enfant victime de ces mêmes préjugés : le maître doit le traiter avec la même sympathie, la même compréhension ; il doit le protéger, si c'est nécessaire, contre l'indignation de ses camarades. Plus l'enfant se sentira en sécurité, moins il aura besoin d'adopter une attitude discriminatoire. »

M. Juan Comas aborde un problème plus délicat encore : l'attitude du maître envers les enfants qui subissent cette discrimination :

« ... Il faut faire en sorte, dit-il, qu'ils extériorisent leur état d'âme de manière

constructive, en évitant que le préjugé dont ils sont victimes ne les pousse à se replier. On doit, en toute honnêteté les avertir qu'ils auront à vivre dans des conditions hostiles, mais qu'ils doivent être prêts à lutter contre l'injustice au lieu de se sentir victimes et se complaire dans l'amertume et les lamentations. Au maître de leur montrer qu'il partage leur attitude légitime de protestation contre la discrimination ; mais qu'un tel état de chose ne peut ni ne doit servir de justification à leurs déficiences individuelles. »

PRATIQUE DE LA FRATERNITE

Et nous terminerons par cet appel à une pratique permanente de la lutte antiraciste, que lance M. Comas :

« ... Il est fréquent, remarque-t-il, de trouver des élèves qui en classe condèdent la discrimination comme un fait néfaste et les préjugés raciaux comme irrationnels, mais qui, dans la vie quotidienne pratiquent cette discrimination et partagent ces préjugés. Ce n'est donc pas en lisant ou en écoutant des arguments mais en agissant concrètement contre de telles pratiques que les enfants apprendront ce qu'est l'injustice raciale, qu'ils sentiront la nécessité de la chasser de leur mode de vie. Si un élève manifeste publiquement son amitié à l'égard d'un camarade d'une autre « race », s'il a agi avec ardeur pour le faire admettre dans un jeu, alors il en arrive à un stade nouveau de type affectif et sentimental dans la lutte en faveur de la compréhension et de la bonne entente entre les « races », et il s'identifie au plus profond de lui-même, avec ceux qui travaillent à faire régner la tolérance.

« Le maître aura réussi s'il obtient cette participation active de ses élèves dans la lutte contre la discrimination et les résultats seront bien meilleurs qu'avec de simples exhortations, aussi claires et nombreuses soient-elles. »

Les racistes se déchaînent ...

(Suite de la première page.)

Qui gênent ce Lumumba et ses compères ?

Dans « Europe Magazine », des Belges affirment :

« ... Le Bas-Congo est bel et bien perdu. Il faut y laisser les Nègres retourner à la barbarie dont ils ne sont que très peu à s'être dégagés. La plupart d'entre eux sont stupides, jouisseurs, sadiques, d'une paresse toute animale... Nous ne les retrouverons jamais, et c'est tant mieux, car les énergies belges, l'argent belge, la jeunesse belge, ont mieux à faire qu'à se dépenser pour ce peuple sans aucune valeur. »

C'est net. Sportif. Ils vident la place sans regret. Qu'ils laissent donc les Lumumba s'entr'égorgier comme de vrais civilisés ! pensez-vous. Et vous poursuivez votre lecture :

« Gardons le Katanga, il en vaut largement la peine, mais abandonnons le Bas-Congo à ce que l'écrivain Senghor appelle la négritude. »

Du coup, vous vous inclinez. Voici que le Katanga, sans doute peuplé d'être ni stupides, ni sadiques, ni... (voir plus haut le palmarès) trouve grâce aux yeux d'un homme de bonne volonté.

Pas tout seul dans son genre d'ailleurs.

Actualité de BARBUSSE

PAR la pensée, par l'action, Henri Barbusse a été des nôtres. Autant que l'auteur de *l'Enfer*, du *Feu* et de *Clarté*, autant que le poète et le romancier, gloire des lettres françaises, le M.R.A.P. doit honorer en lui le combattant contre le racisme et pour la paix.

Ce combat s'est affirmé dès ses premières œuvres. Héritier de l'idéal révolutionnaire du XIX^e siècle, descendant de ces pasteurs qui n'avaient cessé de faire du christianisme une vivante réalité pour laquelle on est prêt à chaque instant à témoigner au prix de sa vie, bien avant de s'engager dans la guerre en 1914 et de me-

lui « Jésus le Juif », l'audace et la tendresse avec lesquelles il l'a revendiqué — comme disait Edmond Fleg de Rembrandt « refaisant juif le Dieu qu'ils avaient fait chrétien ».

Je ne connais pas d'écrivains, non seulement parmi les libres penseurs parfois gênés de proclamer leurs affinités avec le crucifié de Palestine, mais parmi les plus authentiques chrétiens, qui aient su revivre, actualiser ainsi sa Passion, avec tant de ferveur, tant de vérité que ce fils de l'Homme apparaît bien plus grand de n'être pas Dieu.

Sans doute Henri Barbusse en préfaçant un livre d'Elia Finbert *Sous le Signe de la Licorne et du Lion* affirmait-il une position très différente — sinon tout à fait hostile — de celle du sionisme. Il ne croyait pas — comme je le crois moi-même — que cette solution, valable à mon sens pour une partie des juifs, n'est nullement contradictoire avec les autres, l'intégration nationale, la mission universelle des israélites. Il nourrissait pour eux tant de noble ambition qu'il refusait de les voir s'enfermer dans le cadre d'une patrie, qu'il les situait « aux postes d'écoute du monde », comme les guetteurs, les éveilleurs de la justice et de la paix qui s'annoncent, comme des véritables sentinelles de l'aurore.

Mais le génie hébraïque lui semblait dans l'ordre du progrès plus fécond encore que le génie hellénique. Et — s'il m'est permis d'évoquer un souvenir personnel — dans une correspondance qu'il me faisait l'honneur de m'adresser à l'occasion de mon premier roman — une transposition d'un soldat de l'armée d'Orient au siècle de Platon — tout illuminé par la gloire de la Grèce antique, il me marquait ses préférences pour les Prophètes. Ceux que Jean Jaurès, lui aussi, honorait entre tous « parce qu'ils voulaient essuyer les larmes de tous les visages ».

Henri Barbusse, frère des plus souffrants, des plus audacieux parmi les défenseurs de l'Homme, mérite d'être lu, d'être glorifié, d'être aimé par tous ceux qui mènent le combat contre le racisme et pour la paix.

Pierre PARAF

ner de 1922 à 1935, où il mourut, la lutte contre le fascisme, Henri Barbusse flétrissait la loi de la violence et la loi de l'inégalité.

Il était dans la ligne de ses livres et de sa vie de dénoncer les pogromes, de s'élever durant son séjour aux Etats-Unis contre les discriminations qui, bien plus encore qu'aujourd'hui, prenaient nos frères noirs pour victimes et de présider à l'association qui avait assumé leur défense.

Comme Anatole France, qu'il admirait et qui l'aimait, mais sur un mode qui n'était pas celui de l'ironie, mais du drame, Henri Barbusse a pénétré le colonialisme, souffert, comme de ses propres blessures, de celles qui faisaient saigner la chair ou le cœur des nègres et des jaunes.

Au judaïsme, à Israël, Henri Barbusse a consacré des pages frémissantes d'amour qui s'adressaient à une famille humaine, non point supérieure aux autres certes, mais placée souvent par les persécutions de l'histoire, le courage de tant de ses fils, à l'avant-garde des hommes.

J'ai récemment évoqué à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa mort, la fascination qu'exerçait sur

est colossale... La question se complique du fait de la richesse de ces trois provinces qui composent en quelque sorte le CONGO UTILE et excitent de ce fait bien des convoitises. »

Alors ? L'affolement qui va jusqu'à reconnaître une conscience politique à nos « singes » :

« Le Katanga se considère en droit d'exprimer sa volonté », etc.

Alors ? Le gachis :

« La compétence des Noirs n'était qu'une façade de vanité. Une prodigieuse faculté d'imitation. » (« Le Figaro »).

Des responsabilités, enfin !

« Le Congo offre l'édifiant spectacle d'un monstrueux chaos à l'échelle africaine, une anarchie barbare à relents de cannibalisme. »

Nous y voici ! On leur a donné, à ces cannibales, à ces sauvages, « un joujou qu'il ne faudrait donner qu'aux enfants sages » l'indépendance.

Comment ? Ils ne sont pas sages, ces enfants ? Voyez « France-Soir » du 15 septembre. Une belle photo avec légende flatteuse : « Ces grands écoliers sont les députés congolais en pleine séance ».

Ils ont l'air tranquille, ces gosses. Un peu grandets, comme annoncé. Sans doute un cours d'adultes, ou de retardés ? Mais, de bonne tenue. A croire qu'ils n'ont jamais assisté à une séance parlementaire chez les Blancs. Le photographe aura probablement promis une sucette à celui qui verrait s'envoler le petit oiseau ?

Alors ? Pourquoi leur taper sur les doigts ? Et les trainer dans la boue, tellement de boue ?

Au ridicule, ils sont faits. Depuis le temps ! A la haine camouflée aussi. Au mépris quotidien. A la chicote même ! Mais à ce débordement d'injures ?

Erreur de tactique. Maladresse insigne. Savez-vous, que c'est là, plus qu'aux séances de l'O.N.U., que s'affirme leur indéniable PROMOTION ?

Cet été, je me suis aventurée, dans un pré normand, entre trois animaux que, de loin, j'avais supposés de paisibles vaches. C'était des taureaux. Ombrageux.

J'aurais esquissé le moindre geste, accélééré le pas, ils fonçaient.

J'ai continué mon chemin. La mort dans l'âme, les chevilles plongées dans les orties. Sans broncher.

Croyez-moi, messeigneurs, par prudence, sinon par décence, mieux vaut cacher sa frousse au taureau.

Marie-Magdeleine CARBET.

" Education à la fraternité "

Le Colloque des Educateurs et Enseignants, organisé le 14 février dernier, à la Sorbonne, à la suite d'une initiative du M.R.A.P., avait décidé la création d'un organisme permanent pour favoriser et coordonner l'action antiraciste sur le plan pédagogique.

Cet organisme, le Centre de Liaison des Educateurs contre les Préjugés Raciaux, vient de publier le premier numéro de son Bulletin : « Education à la Fraternité ».

Ce copieux document de 22 pages se divise en trois parties : l'une relate les activités et les projets du Centre ; la seconde, intitulée « L'enseignement et la vie », apporte essentiellement une documentation pédagogique sur le racisme en Afrique du Sud ; la troisième partie, enfin, donne des informations du monde entier sur l'action des éducateurs contre le racisme.

Nous avons lu avec un intérêt tout particulier le compte rendu fait par un professeur de philosophie d'un lycée parisien de jeunes filles, qui a demandé à ses élèves de commenter l'ouvrage de Jean-Paul Sartre : « Réflexions sur la question juive ».

Le Bulletin s'ouvre sur un éditorial de M. René Clozier, inspecteur général de l'Enseignement secondaire, président du Centre de Liaison.

Nous souhaitons plein succès au Centre de Liaison des Educateurs, dont l'action est si nécessaire, et que le M.R.A.P. assure de son concours sans réserve.

« Education à la Fraternité » peut être demandé à Mme Marie-Eve Benhaïem, institutrice (C.L.E.P.R.), 164, rue de Lourmel, Paris-15^e. C.C.P. 7302-02 Paris. Le numéro : 1 NF. Abonnement d'un an : 5 NF.

Noirs et Blancs peuvent-ils s'entendre en Afrique ?

L'ethnologue et cinéaste Jean Rouch, réalisateur, notamment, du célèbre « Moi, un noir », vient de terminer un nouveau film : « La Pyramide humaine », dont le thème central est le racisme.

La meilleure façon de présenter ce film nous a semblé être de réunir autour d'un micro, avec Jean Rouch, les trois interprètes actuellement à Paris : Nadine, Denise et Landry, à qui s'était jointe Mme Suzanne Vianès, également ethnologue.

Voici le débat — passionnant, et parfois passionné — qui s'est instauré :

Droit et Liberté. — Voudriez-vous, Jean Rouch, expliquer d'abord à nos lecteurs dans quelles conditions « La Pyramide humaine » a été conçue et réalisée ?

Jean Rouch. — J'ai voulu faire un film montrant quels pouvaient être les rapports entre les jeunes Africains et les jeunes Européens. A Abidjan, je me suis très rapidement aperçu qu'il n'y avait aucun rapport entre lycéens africains et européens, en dehors de la classe. J'ai réuni une dizaine d'élèves, africains et européens. Puis nous avons procédé par co-



Denise.

optation : les uns et les autres amenaient leurs camarades. Ce qui fait que nous avons constitué une classe un peu fictive, composée de deux groupes d'amis suffisamment cohérents pour faire une histoire.

Nous avons établi, avec les élèves eux-mêmes, un scénario fictif, dans lequel nous avons décidé qu'une jeune Européenne, Nadine, (qui dans la réalité avait été longtemps en Afrique) venait d'arriver et n'avait pas les complexes des anciens. Et l'histoire s'est précisée au fur et à mesure.

Parmi ces Européens et ces Africains pris au hasard, il y avait des racistes. Nous avons ici, par exemple, Landry qui est un Africain, un Ivoirien, et qui jouait le rôle d'un raciste...

COMME TOUT LE MONDE

Landry. — Avant le film, je n'avais aucun contact avec les Européens d'Afrique. Je suis assez orgueilleux et ce que j'éprouvais à l'égard des Européens, c'était de l'indifférence. Ils n'essayaient pas de se rapprocher de nous, et nous, naturellement, moi personnellement, je ne m'occupais pas d'eux. Ce n'est pas que je sois raciste, je n'ai rien contre eux...

Denise. — Pour ma part, j'avais plusieurs fois été invitée par des camarades européennes à des surprises-parties. J'en ai invitées plusieurs fois aussi. C'est assez exceptionnel. L'inconvénient, comme dit Landry, c'est que beaucoup de jeunes Européens sont bourrés de préjugés.

D.L. — Croyez-vous qu'il soit juste d'employer le mot « raciste » aussi bien pour les Européens que pour les Africains ? Si chez les premiers il y a une attitude méprisante, hostile, ne s'agit-il pas plutôt chez les Africains d'un réflexe de dignité ?



Landry.

Landry. — C'est exactement ça.

Nadine. — On a peut-être, de part et d'autre, une espèce de timidité. Personnellement, je n'avais pas une attitude méprisante, pas du tout envers les Africains, c'était simplement pour faire comme tout le monde : ça ne se faisait pas et je ne me posais pas de question à ce moment-là.

D.L. — Est-ce qu'il n'y avait pas aussi des préjugés ?

Nadine. — Dans certains cas, oui. Il y a des cas extrêmes, par exemple le cas de Jacqueline dans le film. Elle est vraiment la raciste, tout ce qu'il y a de plus raciste, c'est-à-dire la fille qui a des parents

bourrés de préjugés et qui ont élevé leurs enfants dans cet esprit-là. Ils ne peuvent plus s'en débarrasser.

Denise. — Comme dit Nadine, pour certains — mais très peu — c'est surtout de la timidité. Parce qu'ils voient les autres faire comme ça, ils n'osent pas faire autrement. Mais pour une grande partie, c'est surtout parce qu'ils ont des préjugés, parce qu'on les a élevés dans une certaine atmosphère, ils ont ainsi des préjugés plus ou moins idiots en tête. Ils ont un complexe de supériorité.

Jean Rouch. — Vous allez me dire si je me trompe : du fait de quelques-uns qui sont des racistes, ceux qui ne le seraient pas n'osent pas faire le premier pas, parce qu'ils ont peur qu'on se moque d'eux et l'on aboutit au résultat suivant : tous les Européens restent d'un côté et tous les Africains restent de l'autre. Est-ce qu'au fond ce n'est pas cela ?

Landry. — C'est exact.

Nadine. — Ce n'est pas tellement qu'ils aient peur qu'on se moque d'eux, mais une fois qu'on a terminé les cours, on s'en va chez soi, ou l'on va à la piscine, mais c'est toujours pareil, la piscine n'était pas ouverte aux Africains jusqu'à ces derniers temps. Alors, comment voulez-vous qu'il y ait des contacts ?

SANS PENSER A LA COULEUR

Suzanne Vianès. — J'ai quelque chose à dire sur mon expérience de mère de famille. J'ai une petite fille et je me suis

Un débat sur le dernier film de Jean ROUCH : "La Pyramide humaine"

aperçu que chez les petits enfants, de 4 à 7 ans, il n'y a pas de racisme. Les gosses jouent facilement entre eux. Les Européens qui ont des domestiques, des boys, des mama qui s'occupent des enfants les laissent facilement jouer avec les petits noirs. La discrimination ne vient que plus tard.

D.L. — En somme, il y avait dans le film quelque chose d'expérimental : vous avez suscité des rapports qui n'existaient pas dans la réalité...

Jean Rouch. — Exactement, mais ça, je le savais. Au début, je comptais faire un film qui montrerait précisément ces deux mondes placés l'un à côté de l'autre et s'ignorant. Puis il y a eu quelques contacts et dans les discussions pendant que nous préparions le scénario, cette barrière était déjà en train de tomber, mais déjà aussi, c'était artificiel, puisque c'était uniquement parce qu'on allait faire un film que les gens se réunissaient le samedi après-midi dans la bibliothèque de l'Institut de recherches pour discuter du scénario possible. Il y avait donc un prétexte. Très vite, je me suis aperçu qu'il se passait un phénomène devant moi et que c'était cela qu'il fallait filmer, la naissance de cette communauté...

D.L. — Landry, avez-vous changé depuis la réalisation du film ?

Landry. — On ne peut pas dire que j'ai vraiment changé : je ne suis pas raciste, je n'ai rien contre les blancs. Mais, je l'ai déjà dit : quand un Européen me manifeste son amitié, je l'accepte et je lui prouve réellement qu'il est mon ami, mais tant qu'il ne me regarde pas...

D.L. — Mais s'il ne vous manifeste pas son amitié le premier ?

Landry. — Il y a eu une modification, en ce sens que maintenant, je suis prêt à faire les premiers pas, vers un Européen qui me paraît sympathique.

Nadine. — En France ?

Landry. — Je parle de la France justement. D'ailleurs, en France, ce n'est pas du tout le même état d'esprit. Je me sens un peu comme chez moi.

Nadine. — Mais en Afrique ? Tu ferais les premiers pas en Afrique ?

Landry. — En Afrique aussi, je ferais les premiers pas.

Nadine. — Alors, tu as changé...

Landry. — Oui, Et j'aimerais que tous les blancs soient comme les copains du film.

D.L. — Est-ce que vous, Denise, le film vous a apporté quelque chose ?

Denise. — Je me suis rendu compte que tout n'était pas perdu et que si tout était à faire encore en Afrique, c'est parce que les blancs comme les noirs n'avaient pas été amenés à parler de cela, qu'ils n'avaient jamais essayé d'avoir des contacts pour voir ce que ça pourrait donner.

Après ce film, je me suis rendu compte que ça pouvait très bien se réaliser, que l'on pouvait être copains sans même penser à la couleur de peau, et dire « Bon, il y a Jean, ou Jacques devant moi », sans chercher à savoir s'il est blanc ou noir...



Jean Rouch et quatre interprètes de la « Pyramide Humaine » à Paris.

« NOS ANCETRES LES GAULOIS »...

D.L. — L'expérience de Jean Rouch est-elle unique ? Avez-vous vu d'autres tentatives de rapprochement, par exemple dans le lycée même ?...

Denise. — Les professeurs arrivaient là pour deux ans, pour la plupart. Il y a aussi des plus anciens, mais c'était un état de fait, ils ne s'en occupaient pas et ils

tions naïves. Et ce que craignent les Africains, c'est que ce soit le prétexte à dire « voyez ces Africains, en fait ce sont de grands enfants », « ce sont des gens qui n'ont pas compris », etc.

Denise. — Non, ce n'est pas exactement cela. Dans un certain sens, ce que je re-

proche au film c'est qu'il ne satisfera pas les Africains. En France, d'accord, c'est un film qui aura beaucoup de succès et qui intéressera beaucoup de gens, mais en Afrique, je crains qu'il n'intéresse pas tous les milieux. Sur le plan scolaire, bien sûr, il aura de l'effet : après tout, c'est l'essentiel.

Nadine. — Si l'on amenait les gens à y réfléchir comme on l'a fait, ils pourraient changer. Tout d'abord, ils iront voir jouer le film avec indifférence ou pour voir jouer quelqu'un qu'ils connaissent ; et après, ils réfléchiront, cela leur apportera peut-être quelque chose.

Landry. — Quant à moi, j'estime que ce film arrive un peu tard, en ce sens que, maintenant, il n'y a pratiquement plus de problème puisque nous sommes indépendants, même s'il y a de l'hypocrisie dans l'attitude des gens.

D.L. — Croyez-vous que tout soit déjà résolu ?...

Denise. — Après l'indépendance, le comportement des Européens a beaucoup changé...

Nadine. — C'est uniquement par peur de se faire expulser du pays ! Mais l'état d'esprit n'a pas changé.

Denise. — Oui. Des gens qui avaient tenu des propos racistes se sont fait expulser de Côte d'Ivoire : alors, tout le monde a peur, parce qu'en Afrique, on a une bonne situation, on gagne bien sa vie...

Nadine. — C'est ainsi pour commencer, mais après, ça changera quand même. Il y a des gens qui ne sont peut-être pas des hypocrites et qui seront peut-être surpris de s'apercevoir qu'en faisant semblant d'être amis, ou de se faire des sourires avec les Africains, on peut découvrir des gens avec lesquels on peut parfaitement être ami. De toute façon, je crois qu'il y a une évolution en route et qu'elle ne s'arrêtera pas.

Jean Rouch. — Mon opinion est bien simple : je pense qu'il n'y a rien à faire avec les gens qui sont sur place là-bas !

D.L. — Pourquoi ?

(Suite page 9)

DROIT ET LIBERTE

MENSUEL

15, Fg Montmartre - Paris (9^e)

Tél. : PRO. 82-78

Tarif des abonnements

FRANCE :

Un an : 7,50 NF

Abonnement de soutien : 15 NF.

ETRANGER

Un an : 12 NF

Compte Ch. Post. : 6070-98 Paris
Pour les changements d'adresse envoyer 60 fr. et la dernière bande.

EN BELGIQUE :

On peut se procurer « Droit et Liberté » ou s'abonner au « Cercle Culturel et Sportif Juif », 51, Bd du Jardin-Botanique, à Bruxelles. Les versements peuvent être effectués au C.C.P. 278947, de M. S. Gutman, Bruxelles.

Le numéro : 10 francs belges.

L'abonnement annuel : 100 FB.

Abonnement de soutien : 150 FB.



Journal composé et imprimé par des ouvriers syndiqués S.P.E.C. — Châteauroux Gérante : S. BIANCHI.